

**S R 100**



K  
87 11609

BIBRACTE  
Centre Archéologique  
DOCUMENTATION  
F - 58370 GLUX EN GLENNE

SR100



JOSEPH DÉCHELETTE  
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ÉDUENNE

---

L'OPPIDUM  
DE  
BIBRACTE

---

GUIDE DU TOURISTE ET DE L'ARCHÉOLOGUE  
AU MONT BEUVRAY ET AU MUSÉE DE L'HÔTEL ROLIN

AVEC UNE CARTE, UN PLAN ET 27 SIMILI-GRAVURES OU DESSINS



PRIX : DEUX FRANCS

PARIS

ALPHONSE PICARD & FILS

ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE

AUTUN

LIBRAIRIE DEJUSSIEU

ET CHEZ

TOUS LES LIBRAIRES



3 P. O. G. Y. A. 41  
**AFAN - Fouilles Mont - Beuvray**  
**Base de Recherche**

**71990 SAINT - LEGER Sous BEUVRAY**

Avant Propos → Photo. du M<sup>B</sup> - p 5 à 10 -

Renseignements Pratiques - p. 10 à 14 → Carte de la région (2p)  
[Accès par Arron] Photo p. 11

I Oppidum de B.

IB d'après les textes historiques p 15 à 22

II Descriptif du Beauvais

III Histoire des Fouilles

IV Plan

V Habitat

VI Dessin - Temple

VII Industries

VIII Céramique

IX Monnaies

X Forum - Foire

XI St Martin

L'OPPIDUM

DE

BIBRACTE

---

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

---

JOSEPH DÉCHELETTE

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ÉDUENNE

---

L'OPPIDUM

LE

BIBRACTE

---

GUIDE DU TOURISTE ET DE L'ARCHÉOLOGUE  
AU MONT BEUVRAY ET AU MUSÉE DE L'HÔTEL ROLIN

AVEC UNE CARTE, UN PLAN ET 27 SIMILI-GRAVURES OU DESSINS



PRIX : DEUX FRANCS

PARIS

ALPHONSE PICARD & FILS

ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE

AUTUN

LIBRAIRIE DEJUSSIEU

ET CHEZ

TOUS LES LIBRAIRES

p64

## AVANT-PROPOS

---

Depuis que les travaux d'un savant regretté, dont la persévérance infatigable égalait la sagacité, ont exhumé du sol du Beuvray les ruines de Bibracte, l'antique oppidum, de plus en plus fréquenté, attire tous les ans, surtout à chaque reprise des fouilles, un assez grand nombre de visiteurs, archéologues ou simples touristes.

Nous avons pensé être utile à tous en résumant dans cet opuscule l'ensemble des informations que nous procurent sur cette ville morte l'histoire et l'archéologie.

On a souvent répété que Bibracte était une sorte de Pompéi gauloise. Il faut entendre par là que, par un privilège jusqu'à ce jour unique en Gaule, elle a gardé dans un état exceptionnel de conservation les substructions de ses demeures maçonnées, ensevelies, non sous les cendres d'un volcan, mais sous une couche légère de terre végétale. Le touriste se réserverait toutefois une complète déception si, sur la promesse de cette comparaison, il croyait trouver au

faîte du Beuvray une ville rappelant celles de l'antiquité classique, et profilant sur le ciel la silhouette de ses monuments.

A coup sûr, si toutes les constructions successivement déblayées se dressaient aux regards du visiteur, si, après avoir franchi le rempart, débarrassé de sa chape d'éboulis, il apercevait en arrivant sur le plateau les cases des métallurgistes, serrées le long de la voie principale, et plus loin les grandes habitations du Parc aux Chevaux, ces ruines, éparses à travers les fougères, les genêts d'or ou les digitales, dans le silence recueilli d'un site grandiose, malgré leur rusticité et leur uniformité relative, évoqueraient, elles aussi, sous de saisissants aspects, le passé si lointain qui nous les a léguées.

Malheureusement la bêche du terrassier recouvre, au fur et à mesure des travaux, ce que la pioche et la bêche ont déblayé. L'explorateur doit se contenter de reconstituer le plan de l'oppidum. Cette tâche est à l'heure actuelle assez avancée. Le relevé de chaque fouille a été reporté dès l'origine sur un plan d'ensemble dont le lecteur trouvera à la fin de ce volume une réduction entièrement mise à jour. On ne saurait d'ailleurs adopter une autre méthode. Ce serait vouer ces vestiges à une destruction rapide et fatale que de les exposer aux intempéries et aux actes de vandalisme. Les Gaulois ne faisaient point usage du mortier de chaux. Aussi la maçonnerie de leurs murs en pierres sèches se désagrège-t-elle aisément. Peu d'années suffiraient pour réduire à l'état de monceaux informes les substructions que l'on



H. Courtois

*Cliché de M. Henry Courtois.*

FIG. 1. — Le mont Beuvray et Saint-Léger-sous-Beuvray.

aurait imprudemment laissées à découvert. Si nous voulons conserver intact aux générations futures cet héritage archéologique, résignons-nous à le tenir enfoui sous un remblai protecteur.

De là, l'utilité bien évidente d'un *Guide illustre* pour tous ceux qui veulent rapporter, d'une excursion au mont Beuvray, quelques notions précises de Bibracte. Lorsque le touriste aura erré sous les grands hêtres du plateau, contemplé, du haut de la Terrasse, le magnifique spectacle qu'un large horizon déroule à ses regards, admiré l'âpre beauté de ce paysage sévère, vierge de toute empreinte de notre civilisation, alors, devant ces roches mystérieuses qui ont vu César et Vercingétorix et que poétisent les légendes, il sentira bientôt naître en lui le désir de surprendre quelques-uns des secrets du vieil oppidum. Il voudra savoir durant combien de siècles ces murs écroulés abritaient des défenseurs, d'où provenaient ces amphores dont les débris jonchent le sol, comment la vie s'est brusquement éteinte dans le cœur de cette cité.

Nous tenterons de satisfaire à cette curiosité, si naturelle chez tous ceux que le problème de nos origines ne laisse pas indifférents.

Un premier *Guide du Beuvray*, rédigé sous la direction de M. Bulliot par un membre de la Société Éduenne et publié en 1876<sup>1</sup>, lors du Congrès scientifique d'Autun, est depuis longtemps épuisé. L'inauguration de la chapelle Saint-Martin avait alors attiré

1. L'auteur de cet opuscule anonyme est le regretté M. Henry de Fontenay.

à Bibracte une affluence exceptionnelle. Vingt-sept années se sont écoulées et voici qu'au mois de septembre prochain un nouveau monument s'élèvera près de cet oratoire, commémorant les travaux de l'inventeur de Bibracte. Nous avons voulu à cette occasion offrir un modeste hommage à cette mémoire qui nous est chère, en lui dédiant ce modeste opuscule. Écrire l'histoire des fouilles du Beuvray, c'est retracer, partiellement d'ailleurs, la laborieuse et féconde carrière scientifique de Gabriel Bulliot.

Au surplus, ce premier *Guide*, dépourvu d'illustrations, était devenu tout à fait insuffisant, à la suite des diverses découvertes survenues depuis 1876, tant à Bibracte que dans d'autres stations contemporaines. L'archéologie celtique, pendant cette dernière période d'années, a réussi à élargir ses horizons. A mesure que ses progrès se développaient, l'importance des découvertes du Beuvray s'affirmait davantage. Nous sommes convaincu que tous ses visiteurs, ceux surtout qui ne sont point spécialement adonnés aux études historiques, prendront intérêt à connaître les résultats que les fouilles méthodiques de cette ville gauloise ont procurés à notre archéologie nationale. Quant à ceux qui connaissent déjà les divers travaux publiés sur Bibracte, ils en trouveront ici pour la première fois un résumé d'ensemble. Nous y avons joint certaines observations personnelles, notées durant ces dernières années, au cours de nos fouilles et de nos voyages. Nous avons mis à profit cette occasion pour publier, dans l'illustration du texte, un certain nombre de documents encore inédits.

Plusieurs clichés photographiques sont l'œuvre de M. Henry Courtois, notaire à Saint-Léger-sous-Beuvray, qui les a mis gracieusement à notre disposition. D'autres nous ont été communiqués par M. Jules Protat. Nous avons encore à remercier M. Henry Courtois d'avoir bien voulu réviser et compléter le chapitre des *Renseignements pratiques*, ainsi que le plan de l'oppidum et la carte de ses environs.

Une visite au Musée de la Société Éduenne est le complément indispensable d'une excursion au mont Beuvray. C'est, en effet, dans cette collection et dans celles du Musée de Saint-Germain-en-Laye, qu'est déposé le produit des fouilles. Comme il n'existe pas encore de catalogue du Musée de l'hôtel Rolin, notre opuscule pourra provisoirement suppléer à cette lacune pour la salle d'Aboville où sont réunies les antiquités de Bibracte.

### Renseignements pratiques.

La distance du mont Beuvray à Autun est d'environ 24 kil. par Vautheau et de 26 kil. par la Grande-Verrière. Le trajet peut se faire de deux manières :

A. — En voiture, d'Autun à l'*Ane*, ou au *Poirier au chien*, ou à la *Croix du Rebout*.

Soit par Vautheau, soit par la Grande-Verrière, les routes sont excellentes et les parcours intéressants. On rencontre successivement :

a) Par Monthelon et Vautheau. A 6 kil. 400, Monthelon, ancien château des Rabutin ; au-dessus de la porte principale, leur écusson avec la devise : *Virescit vulnere virtus*. Ce manoir fut la résidence de sainte Chantal.

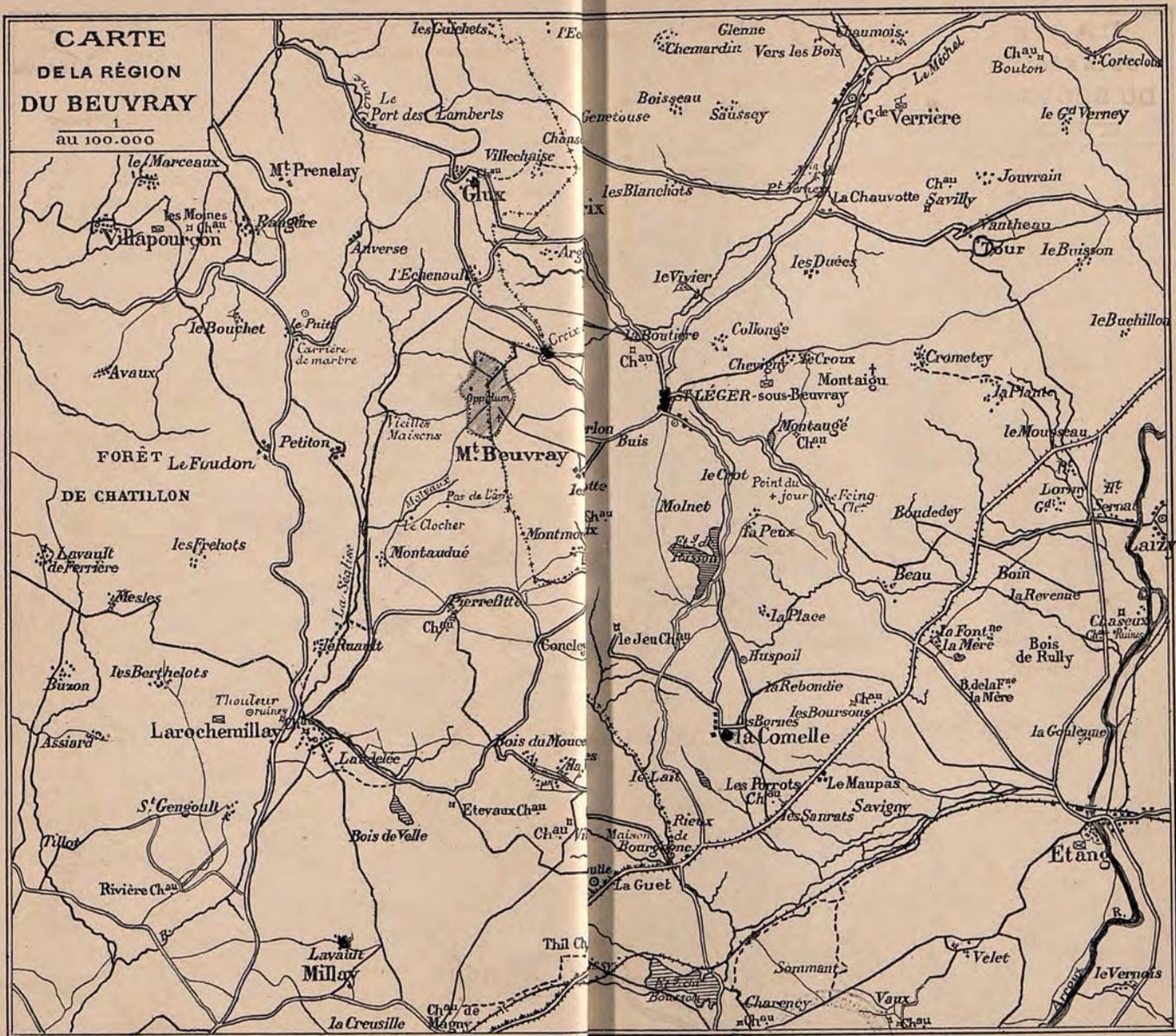
On laisse à droite la route passant par la Grande-Verrière.



CARTE  
DE LA RÉGION  
DU BEUVRAY

1

au 100.000



Le fort de cette carte = tout en noir

IMPRIMERIE CENTRALE

A 11 kil. 600, la tour de Vautheau et son gracieux colombier, très pittoresque et d'aspect romantique. Ce château était, au temps des guerres de religion, la terreur du voisinage : *nid de Vautheau, nid de vautours*, suivant un ancien dicton.



Cliché de M. J. Protat.

FIG. 2. — Baraquements.

A 14 kil. 600, la *Chauvette*. Vue sur la vallée du *Méchet*. On rejoint la route passant par la Grande-Verrière.

A 17 kil., le *château de la Bouthière*, dont l'emplacement a été identifié avec le *Boxum* de la carte de Peutinger. Petit castel, aujourd'hui servant de ferme, avec tour dite *Tour de la prison*. Àuprès, lieu dit le *Champ de la Potence*, où se trouvait un signe patibulaire.

A 18 kil., **Saint-Léger-sous-Beuvray** (Voir la vue panoramique (fig. 1). Chef-lieu de canton. 1770 habitants. Poste et télégraphe. Deux hôtels, celui *A l'Étoile*, tenu par Sotty ; celui *du Morvan*, tenu par Pautet. Voitures à

volonté (s'adresser au café Bessard). Église, reconstruite en 1857, où l'on remarque une belle croix monumentale moderne.

A 21 kil. 400, l'*Ane*, ferme. De ce point, par le sentier dit du *Plat des Jours* et la *Fontaine Saint-Martin*, 2 kil. pour arriver au plateau du Beuvray. Chemin ombragé et facile pour les piétons, mais non carrossable.

A 22 kil. 200, le *Poirier au chien*, ferme. 1 kil. 700 pour arriver au plateau, au point où aboutit le chemin précédent, mais par une pente plus rapide.

A 23 kil. 600, la *Croix du Rebout* (pas de maison). C'est le point le plus élevé de la route avant de descendre à l'Echenault. 2 kil. à pied pour arriver au plateau.

Après avoir franchi le rempart de l'oppidum, on atteint bientôt la petite maison et les baraquements établis par M. Bulliot (fig. 2), ouverts et habités seulement durant les périodes de fouilles. En continuant à suivre le même chemin, on arrive près de la *Fontaine Saint-Pierre* (source abondante dont l'eau est très fraîche et excellente) et, en obliquant à gauche, sur le *Champ de foire*, où se trouvent la chapelle et la croix de Saint-Martin et le monumen Bulliot. Ce chemin est le plus facile; il est praticable pour des chars, mais non pour des voitures.

A 25 kil., l'*Echenault* (commune de Glux, Nièvre), hameau, point terminus pour les touristes venant de Saint-Honoré-les-Bains, Moulins-Engilbert et Château-Chinon. Auberge Bondoux, où l'on trouve des attelages à bœufs pour monter à Bibracte (2 kil. 200, par la vallée de l'Écluse).

*Nota.* Quel que soit le chemin suivi, l'ascension du Beuvray n'est nullement fatigante. On trouve des bœufs et des ânes à l'Echenault et au Poirier au chien, mais il serait prudent de les retenir à l'avance.

b) Par *Monthelon* et la *Grande-Verrière*.

A 6 kil. 400, *Monthelon*. Prendre la route à droite.

A 10 kil. 500, on entre dans la vallée du *Méchet* que la route va suivre jusqu'en vue du château de la Bouthière.

A gauche, *Bouton*, château rebâti en 1832. A droite, sur le flanc de la montagne, le *Pourriot* ou les *Airelles*, ancien castel.

A 14 kil. 500, la *Grande-Verrière*. A gauche, au sommet d'une montagne boisée, les ruines du *château de Glenne* qui couronnait une chaîne d'énormes rochers quartzeux, appelés les *Roches de Glenne*; il ne reste que quelques vestiges de murailles, un pan de tour et d'importants terrassements.

A 16 kil. 600, la *Chauvotte*, où l'on rejoint la route passant par Vautheau.

B. — En chemin de fer d'Autun à Étang-sur-Arroux (15 kil., trajet en 25 minutes) et en voiture d'Étang-sur-Arroux à Saint-Léger-sous-Beuvray et de là aux points indiqués ci-dessus, situés au pied du mont Beuvray (l'Ane, le Poirier au chien, la Croix du Rebut et l'Echenault).

En partant de la gare d'Autun : à 10 kil., station de *Brion-Lizy*. Peu après avoir dépassé la gare et sur la rive droite de l'Arroux, belles ruines du château de Chazeu, bâti par le chancelier de Bourgogne, Nicolas Rolin, vendu en 1641 à Roger de Bussy-Rabutin, qui y fut envoyé en exil par Louis XIV. De ce point, magnifique panorama à l'ouest sur le mont Beuvray.

A 15 kil., *Étang-sur-Arroux*. Gare et embranchements sur Chagny, Nevers et Digoin.

A Étang-sur-Arroux, on peut prendre soit une voiture particulière, soit celle du courrier de Saint-Léger-sous-Beuvray<sup>1</sup> et, moyennant un petit supplément de prix,

1. Horaire du courrier d'Étang-sur-Arroux à Saint-Léger-sous-Beuvray.

Départ d'Étang à 7 h. 15 du matin, après l'arrivée des trains venant d'Autun, Nevers, Chagny et Digoin. Arrivée à Saint-Léger-sous-Beuvray à 8 h. 30.

Départ de Saint-Léger à 5 h. 50 du soir et arrivée à Étang à 6 h. 45, avant le départ des trains allant dans les directions d'Autun, Chagny et Nevers.

le courrier peut aller jusqu'à l'Ane, le Poirier au cl  
ou la Croix du Rebout.

D'Étang-sur-Arroux à Saint-Léger-sous-Beuvray  
kil.) :

A 4 kil., sur la droite : *Fontaine-la-Mère*.

A 7 kil., le *château du Foing*.

A 8 kil., à droite, au sommet d'un coteau boisé, M  
*taugey*, beau château moderne. A gauche, la montagne  
*Point du jour* (vestiges d'occupation antique).

A 11 kil., Saint-Léger-sous-Beuvray.

---

# L'OPPIDUM DE BIBRACTE

GUIDE DU TOURISTE ET DE L'ARCHÉOLOGUE

AU MONT BEUVRAY ET AU MUSÉE DE L'HÔTEL ROLIN

---

## I

### Bibracte d'après les textes historiques.

La période proprement historique de Bibracte ne comprend qu'une durée très courte, à savoir : les quelques années que César employa à conquérir la Gaule, de 58 à 50 avant notre ère. C'est dans le récit de la guerre des Helvètes, c'est-à-dire tout à fait au début de ces événements, que l'oppidum est pour la première fois mentionné. L'auteur des *Commentaires* le cite comme le plus important et le mieux approvisionné du vaste territoire éduen. A quelle date peut remonter la construction de son rempart? L'histoire est impuissante à nous l'apprendre. Comme nous le verrons plus loin, les constatations de l'archéologie tendent à démontrer qu'au second siècle avant J.-C. le plateau du mont Beuvray n'était pas encore occupé par une population urbaine.

Durant la guerre des Gaules, alors que la plupart

des forteresses celtiques eurent à subir le choc des légions, Bibracte ne fut le théâtre d'aucun fait militaire.

Les Éduens comptaient depuis de longues années parmi les alliés du peuple romain. Ils accueillirent le proconsul comme un libérateur. Ce ne fut que durant les luttes suprêmes qu'ils se laissèrent gagner à la cause du parti national. Le dernier acte du grand drame dont Vercingétorix fut le héros se déroula sur les confins du territoire éduen, mais Bibracte demeura en dehors des opérations militaires et ne put se glorifier ni comme Gergovie, d'une invincible résistance, ni comme Alésia, d'une héroïque infortune. Néanmoins, à défaut de faits de guerre, et si courte que soit la durée de ses annales écrites, Bibracte rappelle au visiteur qui en gravit les sentiers quelques-uns des plus mémorables événements de notre histoire nationale. Résumons rapidement les chapitres des *Commentaires* où son nom revient si fréquemment dans les récits de César.

A l'an 58 avant notre ère, la Celtique est menacée d'une invasion des Helvètes. Épuisés par de longues années de luttes avec leurs voisins, Séquanes et Arvernes, les Éduens ne se sentent pas assez forts pour défendre leur territoire et font appel aux Romains, leurs anciens alliés. Le gouverneur de la Narbonnaise et de la Cisalpine, Jules César, accourt avec des légions recrutées en toute hâte. Il a senti que son intervention serait le prélude d'une conquête digne de son génie. Après un premier combat, une bataille se livre sur le territoire

éduen, à environ 27 kilomètres de Bibracte<sup>1</sup>. Les Helvètes et leurs alliés sont écrasés, ceux qui survivent au désastre contraints de regagner leurs foyers abandonnés. César ne retient que les 32.000 guerriers boïens qui avaient partagé la fortune des Helvètes. A la demande des Éduens, il les fixe sur le territoire de ce peuple, sans doute désireux de s'assurer ainsi un corps de mercenaires.

Les récits de cette campagne nous font connaître les principaux personnages de la cité éduenne : le vergobret Liscus, son premier magistrat, qui certainement résidait à Bibracte ; Dummorix, personnage puissant et turbulent, entretenant avec le chef des Helvètes de secrètes relations politiques, enfin son frère Divitiac, l'ami de Cicéron, un de ceux que les Romains comptaient parmi leurs plus fidèles alliés. Les Helvètes expulsés, César continue en Gaule sa prétendue mission de libérateur. Une sorte de (chet condottière,) tout d'abord à la solde des Séquanes, Arioviste, a installé ses guerriers germains sur le territoire de ce peuple. César le refoule au delà du Rhin et les Gaulois saluent encore comme un sauveur celui qui vient anéantir leur indépendance.

1. (César, *Commentaires*, I, 23). M. Xavier Garenne a identifié l'emplacement de cette bataille avec le plateau situé entre Toulon-sur-Arroux et Montmort. Son opinion a été généralement acceptée, notamment par le colonel Stoffel, qui a découvert un camp romain sur la colline d'Armecy, où commence le plateau de Montmort (Stoffel, *Histoire des guerres civiles de César*, 1887). M. Carion a d'ailleurs exploré sur ce plateau plusieurs sépultures à incinération, avec fibules et armes gauloises, bien caractérisées, qu'il a données au Musée de la Société Eduenne. (Carion, *Notice sur l'emplacement de la bataille des Helvètes*, Mâcon, 1892.)

Durant la période qui suit commence la conquête. Mais comme elle a pour premier théâtre la Gaule du Nord et de l'Est, le nom de Bibracte ne se rencontre pas alors dans les *Commentaires*.

La cavalerie éduenne marche avec les légions, fidèle à la cause romaine. Divitiac, qui la commande, prend une part active à la soumission des Bellovaques. Au moment du premier embarquement de César pour l'île de Bretagne, Dummorix, alors à la tête du contingent éduen, tente d'entraîner ses troupes contre le parti romain, mais il échoue et meurt courageusement en s'écriant « qu'il est le citoyen libre d'une cité libre ». Belle parole, observe un historien d'Autun, et que l'histoire doit recueillir avec respect si elle s'applique à l'indépendance nationale plutôt qu'à cette liberté de factions, la seule que la Gaule eût connue jusque-là<sup>1</sup>.

Quatre années plus tard, alors que les nations gauloises, groupées sous l'autorité de Vercingétorix, vont tenter un suprême effort, l'ancien parti de l'alliance romaine rencontre au sein de la cité éduenne des adversaires nombreux. Les luttes intestines éclatent. Deux chefs, Convictolitavis et Cotus, se disputent la première magistrature. César convoque le Sénat éduen à *Decetia* (Decize) et se prononce en faveur du premier compétiteur. Mais le parti national redouble d'efforts. Les contingents éduens ne prêtent plus aux légions qu'un concours

1. A. de Charmasse, *Précis historique sur Autun dans Autun et ses monuments*, par Harold de Fontenay, p. XIX.

hésitant. Convictolitavis, gagné à cette cause, entraîne à son tour Litaviccus. Celui-ci, dissimulant ses desseins, conduit son infanterie au secours de César, tenu en échec par Vercingétorix devant Gergovie. La cavalerie éduenne, sous les ordres d'Éporédorix et de Viridomare, se trouvait déjà auprès du proconsul. Soudain, après le départ de Litaviccus, une rumeur sinistre se répand dans les villes et les campagnes du peuple éduen. César, redoutant une trahison, aurait fait massacrer toute la cavalerie de cette cité, ses deux chefs auraient péri et Litaviccus se disposerait à venger ce lâche attentat.

La nouvelle, fautive en tous points, n'était qu'une manœuvre de Litaviccus pour soulever ses troupes contre l'armée romaine. César assure que « les Gaulois l'accueillirent avec la légèreté naturelle à ces peuples qui prennent le moindre bruit pour une vérité constante ». A Chalons, les négociants italiens furent dépouillés et massacrés. Il est probable que ceux de Bibracte eurent le même sort. Mais les Éduens, instruits de leur erreur, ne tardèrent pas à redouter le courroux de César. Celui-ci se trouvait alors dans une situation critique. Il usa de clémence et répondit aux délégués des Éduens venus pour se disculper, que l'imprudence et la légèreté de la populace n'affaiblissaient pas sa bonne opinion pour la nation.

La sagesse politique du proconsul fut impuissante à désarmer chez les Éduens les défenseurs de la cause nationale. Lorsque les légions, jusque-là toujours victorieuses, durent lever le siège de Gergovie, un

immense espoir raffermir le courage des Gaulois. Vercingétorix redouble d'activité. Litaviccus, fidèle à sa cause, parcourt la campagne éduenne. Il est acclamé à Bibracte. Convictolitavis et une grande partie du Sénat accourent près de lui. La nation éduenne conclut avec le chef arverne un traité de paix et d'alliance. A cette nouvelle, Éporédorix et Viridomare qui occupent Noviodunum n'hésitent plus à tourner leurs armes contre les soldats romains. Pour la seconde fois les négociants et les voyageurs italiques sont massacrés sur le territoire éduen. Les otages conduits à Bibracte sont remis aux mains des magistrats.

C'est alors que le plateau de l'oppidum devient le théâtre d'un mémorable événement. Vercingétorix veut garder le commandement suprême de l'armée des Gaulois confédérés. Mais les Éduens lui disputent cet honneur. Pour trancher le différend on convoque à Bibracte l'assemblée de toute la Gaule. *Bibracte concilium totius Galliae indicitur.*

« De toutes les tribus et de toutes les cités belges et celtiques on se rendit en masse dans la ville éduenne. Elle devint, pour quelques jours, la tête et la citadelle de la Gaule entière. A l'ombre touffue des hêtres séculaires, les cortèges étincelants et charmés des cavaliers gaulois serpentèrent sur les vieux sentiers de la montagne et la cité, abandonnée d'ordinaire aux marteaux des forgerons et aux fumées des émailleurs, retentit des rauques éclats de voix et des rudes clameurs des discussions politiques <sup>1</sup>. »

1. Camille Jullian, *Vercingétorix*, p. 239.

Vercingétorix reçut de l'assemblée la confirmation de ses pouvoirs. Époredorix et Viridomare lui prêtèrent le serment d'obéissance en dissimulant mal leur dépit.

Les événements qui marquent la fin de cette campagne sont trop connus pour qu'il soit utile d'y insister. Une défaite où trois chefs éduens sont faits prisonniers oblige Vercingétorix à se réfugier dans Alésia, où César l'enferme par une double circonvallation.

Avec la prise d'Alésia et la capture de son héroïque défenseur, qu'une armée de secours tenta vainement de délivrer, s'anéantissaient pour la Gaule les dernières espérances de la liberté.

Le vainqueur usa de ménagements envers la cité éduenne dont il alla lui-même recevoir la soumission. Il lui rendit ses captifs et y établit sa résidence pour y passer ses quartiers d'hiver. Son questeur Marc-Antoine, le futur triumvir, l'accompagnait, peut-être avec les X<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> légions.

César s'appliqua à reconquérir la fidélité des Éduens. Mais des événements imprévus ne lui permirent pas de passer tout l'hiver à Bibracte. Le 31 décembre 52 av. J.-C., accompagné d'une escorte de cavalerie, il quittait l'oppidum, laissant à Marc-Antoine le commandement du camp, et se rendait chez les Bituriges qui tentaient de réorganiser la résistance. Quarante jours plus tard, au commencement de février de l'an 51, il remontait à Bibracte. Tandis qu'il y rendait la justice, les Bituriges lui envoyèrent des députés pour implorer son secours contre les

Carnutes. De nouveau, César se mit en route. Son second séjour dans l'oppidum éduen n'avait duré que dix-huit jours.

## II

### Description générale du mont Beuvray.

#### La Pierre de la Wivre et la Pierre Salvée.

Le mont Beuvray est situé sur la limite des départements de Saône-et-Loire et de la Nièvre, limite qui divise son plateau en deux parties presque égales.

C'est une montagne granitique dont les flancs sont creusés de trois vallées où s'écoulent les eaux de plusieurs sources, toutes tributaires du bassin de la Loire. Au temps de la Gaule indépendante, alors que les artisans et les commerçants cherchaient sur les hauteurs une sécurité trop précaire dans les plaines, les difficultés d'accès n'étaient nullement défavorables à l'établissement d'une ville. Le Beuvray était appelé, par sa situation géographique, à devenir un des marchés ou *emporia* les mieux achalandés de la Gaule centrale. Cette montagne a le privilège de se trouver en communication directe avec la vallée de la Loire et le bassin de la Seine, car les sources de l'Yonne jaillissent à quatre kilomètres de son pied, tandis que, d'autre part, la vallée de la Saône n'en est distante que de dix à douze lieues. Des taillis de hêtres couvrent ses flancs et alternent sur son sommet avec de maigres pâtures. Un peu en aval du

plateau, le tracé du retranchement se reconnaît de loin, sur certains points, au relief plus prononcé des arbres qui croissent sur ses éboulis. Ce rempart, que nous étudierons plus loin, circonscrit une superficie de 135 hectares. Il enveloppe quatre sommets dont le plus élevé, celui du Porrey, à l'est, atteint 822 mètres d'altitude. Les trois autres sont : le Teureau de la Wivre, à l'extrémité nord (751 m.), le Teureau de la Roche, au couchant (797 m.), enfin, au sud, le plateau de la Terrasse (814 m.).

Dans sa *Géographie de la France*, Élysée Reclus signale au sommet du Beuvray plusieurs menhirs et dolmens. Ses informations étaient erronées. En réalité, il ne s'y trouve pas la moindre trace d'un monument mégalithique. Cette constatation surprendra peut-être ceux qui, sur la foi de certains manuels classiques, s'imaginent encore que les « pierres druidiques » sont les témoins les plus authentiques de l'occupation gauloise sur notre sol français. Mais comme on l'a depuis longtemps démontré, les peuples qui ont élevé dans plusieurs provinces de la Gaule et bien au delà de ses frontières les pierres debout et les sépultures que nous appelons dolmens, remontent à un âge bien antérieur à notre époque gauloise.

Ce qui a causé la confusion relevée dans la *Géographie* de Reclus, c'est la présence, au sommet de la montagne, de deux rochers naturels dont l'un a peut-être été retouché par la main de l'homme et qui doivent retenir l'attention du visiteur. Si l'on suit, à partir de l'enceinte, le chemin du Rebut et qu'au point de bifurcation de cette voie avec celle de l'Éche-

nault ou de la vallée de l'Écluse on se retourne dans la direction du village de Glux, au nord, on aperçoit sur une croupe un rocher isolé (fig. 3). Des lichens jaunâtres le tapissent et lui donnent l'aspect étrange d'un bloc sulfureux. Le roc se détache



FIG. 3. — La Pierre de la Wivre.

nettement au centre d'une esplanade aride où les racines des genêts ne trouvent plus à s'alimenter. C'est la *Pierre de la Wivre*, repaire d'un reptile, gardien de trésors enfouis. On ne les entrevoit qu'à la nuit de Noël, alors qu'une force mystérieuse fait tourner le rocher sur lui-même. Le visiteur remarquera sur sa face nord une sorte de rampe qui conduit à son sommet et semble avoir été aménagée pour en faciliter l'accès. Une cuvette est creusée à la

partie supérieure du roc, souvent à demi remplie par les eaux pluviales. C'est la *Fontaine des Larmes*. Quel mortel infortuné ou quelle fée accessible aux tristesses humaines vient y épancher ses pleurs? Les Morvandaux n'ont pas su en retenir le nom.

M. Bulliot s'est demandé si cette esplanade, située hors des quartiers habités, pourvue d'une sorte de tribune naturelle et dont la surface rocheuse semble arasée artificiellement, n'aurait pas été le lieu d'assemblée du Sénat éduen. Ce serait là que Vercingétorix aurait harangué les chefs gaulois réunis pour organiser la résistance suprême. Ce serait encore là que plus tard saint Martin aurait adressé à la foule la parole évangélique. Conjectures séduisantes et poétiques qui évoquent à nos yeux de suggestives visions!

L'autre roche, celle de la *Pierre Salvée* (fig. 4), à l'ouest du Teureau de la Roche, n'a pas gardé sa légende, mais son nom semble la rattacher au culte de quelque divinité tutélaire. Nous verrons qu'un petit oratoire païen s'élevait à l'époque impériale dans son voisinage. A une de ses extrémités une aiguille isolée se dresse comme un pseudo-menhir.

Les lieux-dits les plus importants du plateau, ceux dont le nom revient le plus souvent dans les procès-verbaux des fouilles, sont :

Au nord-est, la petite vallée de la *Come-Chaudron*, quartier des métallurgistes et des émailleurs. Au nord, le plateau du *Champlain*. A l'ouest, la région du *Teureau de la Roche* et de la *Pierre Salvée* (oratoire païen et inscription votive). Au sud, la *Terrasse*,

(restes d'un retranchement intérieur<sup>1</sup>) et la *Chaume du Beuvray*, avec la chapelle Saint-Martin et le monument Bulliot. Au sud-est, les hauteurs du *Porrey*,



Cliché de M. J. Protat.

FIG. 4. — La Pierre Salvée.

couvertes de bois taillis qui ne permettent pas actuellement d'en tenter l'exploration. Au centre, le

1. La destination de cet ouvrage, dont le relief est très prononcé au sud et à l'ouest, reste incertaine. Xavier Garenne le regardait comme la citadelle de l'oppidum, estimant qu'une tour en bois, servant de vigie, s'élevait peut-être dans cette enceinte. On sait en effet, par le témoignage de César, que plusieurs oppida gaulois possédaient une *arx*, sorte de donjon ou de réduit intérieur. Il semble qu'au Beuvray un poste de cette nature eût été mieux placé au sommet du Porrey. M. Bulliot a vu dans le retranchement de la Terrasse un camp romain construit par les légionnaires qui hivernèrent à Bibracte, après la prise d'Alésia, sous le commandement de Marc-Antoine.

*Champ de Foire* et le *Parc aux Chevaux*, quartier riche de l'oppidum, renfermant les plus vastes habitations.

En tête de la *Come-Chaudron*, la *Pâturage du Couvent* tire son nom d'un petit moutier de Cordeliers complètement ruiné, et dont les vestiges ne forment plus aujourd'hui qu'un amas informe de pierres cachées sous les ronces.

La voie principale entrant par la porte du *Rebout* traverse l'oppidum dans toute sa longueur, du nord-est au sud-ouest, et en sort par les *Grandes Portes*.

Sur cette voie vient s'amorcer, au nord, le chemin de l'*Échenault*, au sud celui de *Saint-Léger*.

### III

#### Historique des fouilles<sup>1</sup>.

A partir du xv<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on commença à s'intéresser à la géographie historique de la Gaule, la plupart des auteurs placèrent la *Bibracte* de César sur le plateau du *Beuvray*. Mais plus tard, presque

I. BIBLIOGRAPHIE. Le nombre des travaux publiés sur *Bibracte* et sur les fouilles du mont *Beuvray* est assez étendu. M. Bulliot a réuni ses mémoires et procès-verbaux dans un recueil de deux volumes, publiés en 1899 et accompagnés d'un album de planches, édité sous la direction de MM. Félix et Noël Thiollier (*Fouilles du mont Beuvray*, Autun, Dejussieu, 1899). Outre cet ouvrage capital, nous nous bornerons à citer les publications suivantes :

Xavier Garenne, *Bibracte*, Autun, 1867 (Compte rendu des premières fouilles. Les conclusions de l'auteur sont souvent inacceptables).

Rossigneux, *Revue des questions historiques*, 1867, p. 427 (à

tous les historiens d'Autun, plus préoccupés de revendiquer pour cette ville une haute antiquité que soucieux d'exactitude historique, délaissèrent cette tradition. Elle avait été autrefois soutenue par Raymond de Marliano (vers 1470) et par Guy Coquille, l'historien du Nivernais (vers 1595). Au xvii<sup>e</sup> siècle, les habitants d'Autun se croyaient autorisés à répéter avec les érudits de ce temps que les origines de leur cité se confondaient avec celles de la Gaule. Cette discussion se prolongerait encore si elle

consulte pour l'exposé des considérations alléguées jadis par les défenseurs de Bibracte à Autun).

A. de Barthélemy, *Notes sur les monnaies antiques recueillies au mont Beuvray en 1867, 1868 et 1869*, dans la *Rev. archéol.*, 1870-71, pp. 16 à 33.

*Dictionnaire archéologique de la Gaule*, Paris, 1875 (Articles Bibracte et Glux).

A. de Villenaut, *Note sur l'industrie métallurgique gauloise*, notice insérée dans le compte rendu d'une *Excursion à Autun et au mont Beuvray*, par le Dr Subert. Extrait du *Bull. de la Soc. nivernaise*, 1870, p. 461.

[Henry de Fontenay], *L'Oppidum de Bibracte. Guide hist. et archéol. au mont Beuvray*, Autun, 1876.

On nous permettra d'indiquer, parmi nos travaux d'archéologie celtique, les notices suivantes :

*Inventaire général des monnaies antiques recueillies au mont Beuvray de 1867 à 1898*. Extrait de la *Rev. numismat.*, 1899, p. 129.

*Note sur l'oppidum de Bibracte et les principales stations gauloises contemporaines*. Extrait des *Comptes rendus du Congrès international d'Anthropologie*, XII<sup>e</sup> session, Paris, 1900, p. 418.

*Le Hradischt de Stradonic en Bohême et les Fouilles de Bibracte*. Extrait du *Congrès archéol. de Mâcon en 1899*, Mâcon, 1901, p. 119.

Sous le titre *The mount, narrative of a visit to the site of a gaulish city on mount Beuvray*, Londres, 1897, un écrivain anglais qui avait habité l'Autunois, M. Hamerton, a publié un volume de souvenirs sur les fouilles de l'oppidum.

n'avait été close par les constatations de l'archéologie, tant au mont Beuvray qu'à Autun. A M. Bulliot appartient le mérite d'avoir démontré, par un ensemble de fouilles méthodiques, exécutées tout d'abord aux frais de Napoléon III, que sous les pacages et les taillis du Beuvray se cachaient les ruines d'une grande ville gauloise qui ne pouvait être que la Bibracte des *Commentaires*.

Il a relaté lui-même comment, en 1853, travaillant à un ouvrage relatif au *Système défensif des Romains dans le pays éduen*, il fut amené à visiter le mont Beuvray qu'il regardait, ainsi que chacun, sans le connaître, comme un camp romain : « Le paysan qui me servait de guide me raconta, entre autres légendes, qu'avant la fondation d'Autun, une grande ville dont on entendait jadis crier les portes sur leurs gonds jusqu'à Nevers, chaque fois qu'on les ouvrait, avait existé sur la montagne; que cette ville ayant été ruinée, le dernier habitant l'avait abandonnée pour aller fonder Autun. Il nous fit longer ensuite sous le bois une grande circonvallation de cinq à six kilomètres de développement, suivant toutes les sinuosités du terrain! Ce retranchement était désigné sous le nom de *Fossés du Beuvray* que je retrouvais depuis dans un terrier du xv<sup>e</sup> siècle. » L'opinion de M. Bulliot ne tarda pas à être fixée. Il lui fallut beaucoup de persévérance pour la faire adopter. En 1865, le colonel Stoffel vint à Autun, envoyé par Napoléon III qui préparait alors sa *Vie de Jules César*. Il avait mission de rechercher l'emplacement de la bataille dite de Bibracte et par conséquent le site.

même de cette ville. M. Bulliot lui exposa ses arguments en faveur du Beuvray. Le colonel Stoffel se récria dès les premiers mots : Comment osait-on placer à une altitude de 800 mètres la ville que César avait choisie pour ses quartiers d'hiver ! L'éminent officier crut alors inutile de procéder à une reconnaissance sur le terrain. Mais il revint quelque temps après et cette fois se rendit au Beuvray, guidé par un membre de la Société Éduenne, Xavier Garenne, que M. Bulliot avait mis au courant de la question. Là, devant le rempart, son scepticisme s'évanouit. Il remit à Garenne une petite allocation et celui-ci durant trois jours procéda aux premiers sondages. L'année suivante (1866), le vicomte d'Aboville<sup>1</sup>, propriétaire de la plus grande partie de l'enceinte, entreprit une fouille et mit à découvert plusieurs restes d'habitations. Mgr Landriot, archevêque de Reims, eut l'occasion d'assister à ces découvertes, et quelque temps après d'en entretenir l'Empereur. Napoléon III décida qu'une exploration méthodique serait poursuivie à ses frais, manda aux Tuileries Gabriel Bulliot, sur la recommandation de l'archevêque de Reims, et lui confia la direction des travaux. Inutile de nous arrêter aux discussions que provoquèrent les premières découvertes. La longue controverse sur la question de l'emplacement de Bibracte peut aujourd'hui être considérée comme close. Tous les maîtres de l'archéologie celtique, tant en

1. La famille d'Aboville n'a jamais cessé d'accorder aux explorateurs de Bibracte, avec autant d'obligeance que de désintéressement, toutes les facilités désirables.]

France qu'à l'étranger, s'accordent avec les historiens de la Gaule les plus récents pour reconnaître que cette puissante forteresse gauloise, abandonnée comme le prouvent les trouvailles numismatiques, à l'époque d'Auguste, vers l'an 5 avant notre ère, ne peut être que la Bibracte de César, l'oppidum *maximae auctoritatis apud Haeduos*. De leur côté, les philologues ont démontré que le mot *Beuvray*, au moyen âge *Biffractus*, est bien un dérivé normal du mot *Bibracte*.

Ce fut évidemment sur l'ordre d'Auguste que l'antique oppidum fut déserté, et ses habitants installés dans une nouvelle cité sur les bords de l'Arroux. Cette ville reçut de son fondateur le nom d'Augustodunum, nom qui prit la forme d'Autun dans la langue française. Auguste jugeait prudent d'obliger les Gaulois à déserté les vieilles forteresses celtiques et à se fixer dans les plaines. C'est ainsi que les habitants de Gergovie descendirent à Augustonemetum (Clermont-Ferrand).

Les observations recueillies à Autun en diverses occasions fournissent une contre-épreuve de l'exactitude de ces conclusions. Non seulement le sous-sol autunois ne livre pas d'antiquités gauloises, mais il ressort du tracé géométrique des rues antiques, formant une sorte d'échiquier très régulier, que la ville romaine a été bâtie sur un sol vierge, d'après un plan d'ensemble méthodiquement dressé<sup>1</sup>. Une telle régu-

1. Ces constatations sont dues à M. Roidot-Deléage, architecte à Autun, qui, après quarante années d'observations, est parvenu à reconstituer le plan d'Augustodunum publié dans les *Mém. de la Soc. Éduenne*, 1872, p. 371. Après avoir jeté les yeux

larité des voies de communication ne serait pas conciliable avec l'hypothèse d'une longue occupation antérieure à l'époque impériale.

Les fouilles dirigées par M. Bulliot ont été exécutées à l'aide d'allocations données tout d'abord par Napoléon III et plus tard, jusqu'en 1894, par le ministère de l'Instruction publique. Le tableau suivant indique l'ordre chronologique des explorations :

- 1865. Premiers sondages de Xavier Garenne.  
Fouilles du vicomte d'Aboville.
- 1867-68. Petit atelier de forgeron à 100 mètres en aval de la Porte du Rebut. Rempart et travaux de défense de cette porte. Épaulement du Champlain. Ateliers de fondeurs et de forgerons à la Come-Chaudron.
- 1869. Continuation des travaux à la Come-Chaudron. Ateliers d'émailleurs.
- 1870. La Come-Chaudron (continuation).
- 1872-76. La Terrasse. Le Temple (juin 1873). Le Forum. Reprise des travaux du Champlain.
- 1877-83. Grandes habitations du Parc aux Chevaux.
- 1884. Le Teureau de la Roche (inscription votive). Région de la Pierre Salvée.
- 1885-87. Le Parc aux Chevaux (suite).

sur l'original de cet important document, Napoléon III n'hésita pas à reconnaître qu'Augustodunum avait bien été construit d'un seul jet, sur un terrain encore inoccupé.

1894-95. Pâture de l'Échenault. Maisons du Parc aux Chevaux n° 8 bis (cachette de 39 pièces d'argent). Aqueduc de la Come-Chaudron.

A partir de 1897, nous avons nous-même continué les travaux :

1897-98. Maisons et grand atelier de forgerons dans la Pâture du Couvent.

1899. Petit balnéaire dans le Parc aux Chevaux. Maisons dans la Pâture de l'Écluse.

1901. Vaste habitation dans le Parc aux Chevaux.

#### IV

### Le rempart.

C'est en 1868 que M. Bulliot explora une portion du rempart de Bibracte, près de la porte du Rebout, principale entrée de l'oppidum. Il reconnut en même temps les traces des travaux défensifs qui fortifiaient cette entrée. Le rempart fut déblayé sur une longueur de 100 mètres, à partir du chemin, dans la direction du ruisseau de la Come-Chaudron. On pratiqua ensuite, jusqu'au Porrey, une suite de tranchées à intervalles plus ou moins espacés. Sur tous les points apparut le même mode de construction. C'est celui que l'on connaissait déjà, avant l'exploration des oppida, par la description que donne César de la muraille d'Avaricum (Bourges). Il comporte l'emploi de trois matériaux, bois, moellons bruts et fiches en fer. Les Gaulois l'ont employé dans les régions où

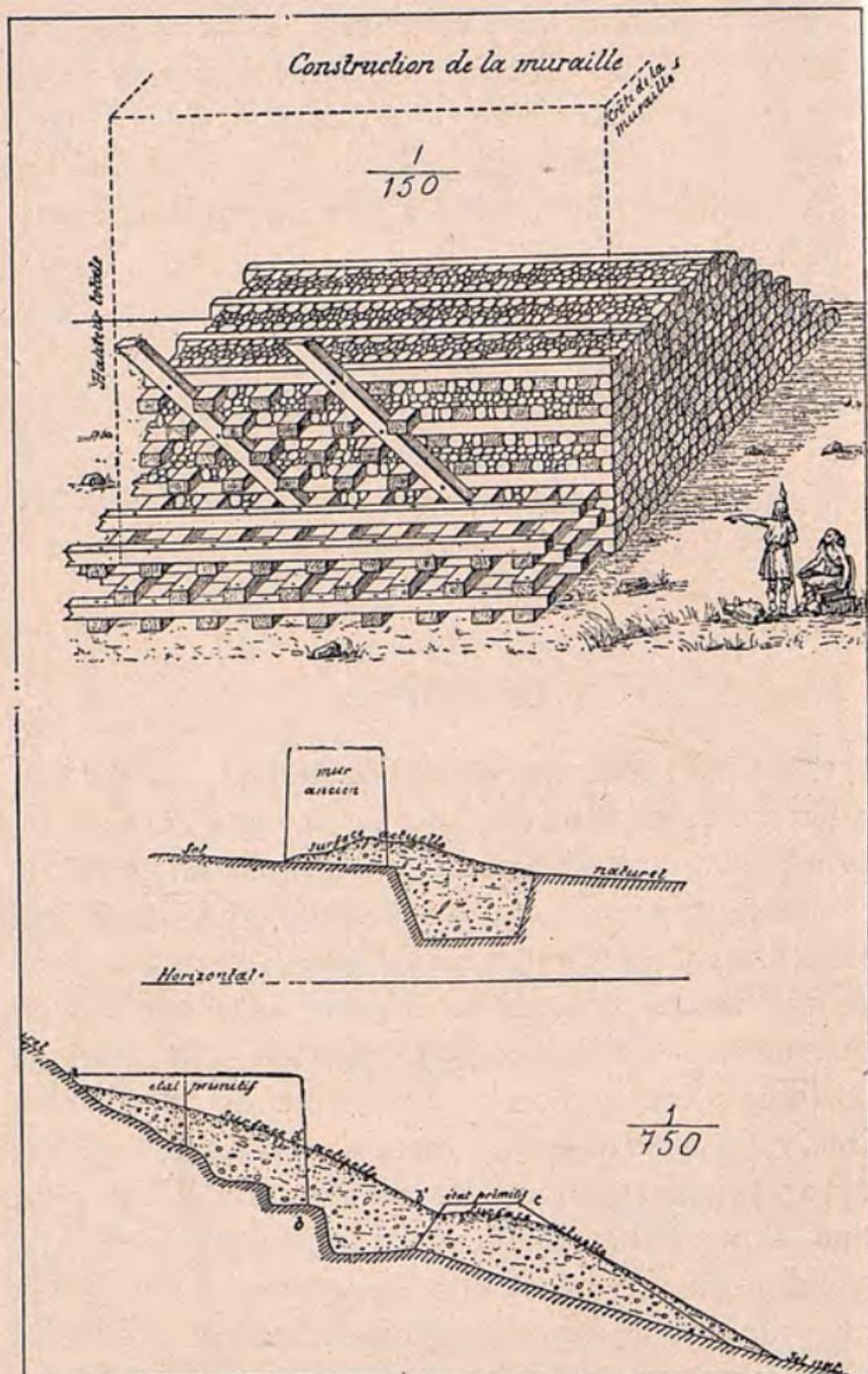


FIG. 5. — Vue perspective et profils du rempart.

les forêts étaient assez abondantes pour leur fournir, sans trop de difficultés de transport, l'énorme quantité de bois nécessaire.

La figure ci-jointe (fig. 5) est empruntée à l'ouvrage du lieutenant-colonel de la Noë sur la fortification antique<sup>1</sup>; elle présente une vue en perspective de la muraille du Beuvray, reconstituée fidèlement à l'aide des substructions mises à découvert en 1868. Comme on le voit, le bois compose toute l'ossature du mur. Des lits de poutres entrecroisées, sans doute grossièrement équarries, s'étagent de la base au sommet sans aucune solution de continuité. Le moellon n'est employé que pour remplir les vides entre les pièces de bois assemblées. Afin d'assurer à ce système de cadres une parfaite liaison, les constructeurs ont adopté un mode d'assemblage offrant une solidité absolue. Les poutres longitudinales étaient fixées aux poutres transversales, à toutes les intersections, par de grosses fiches en fer à section carrée, longues de 25 à 30 centimètres. L'espacement des poutres longitudinales mesure environ 80 centimètres, d'axe en axe; celui des poutres perpendiculaires au parement du mur, 1 mètre à 1 m. 20. Ces distances ne sont pas absolues.

Enfin, pour prévenir tout glissement des cadres, on avait encore placé, de distance en distance, des étré sillons obliques, dont deux sont figurés sur cette vue reconstituée.

La hauteur du mur ne peut naturellement être déterminée. Ses assises inférieures sont seules restées

1. Lieut.-colonel de la Noë, *Principes de fortification antique*, Paris, 1888, pl. VIII.

en place. La hauteur de l'éboulis est encore de 7 à 8 mètres en moyenne et M. de la Noë estime que celle de la crête primitive dépassait peut-être 6 mètres. Cette cote devait naturellement varier en raison inverse de la pente du sol, au pied extérieur de la muraille.

Un fossé, large de 11 mètres sur 6 de profondeur, a été suivi par M. Bulliot sur une longueur de 300 mètres, des deux côtés du ruisseau de la Come-Chaudron. Comme le fait observer M. de la Noë, ce fossé était naturellement supprimé ou diminué sur tous les points où le sol présentait une pente rapide. Dans ce cas, le profil du mur présentait la disposition que reproduit la figure 5 (deuxième profil).

Le développement total de l'enceinte atteint 5 kilomètres. Les touristes qui disposeront d'une heure et demie pourront sans difficulté en faire le tour et se rendre ainsi exactement compte de l'étendue de l'oppidum.

Il est inutile d'insister sur la somme énorme de travail qu'a exigée la construction de ce rempart. En supposant la hauteur du mur de 5 mètres et son épaisseur de 3 mètres, chiffres sans doute inférieurs à la réalité, le cube du bois employé s'élève à 37.000 ou 40.000 mètres cubes, qu'il a fallu amener à pied d'œuvre sur un terrain d'un accès difficile. On connaît actuellement une douzaine d'oppida pourvus de remparts similaires, en trois matériaux. Hors de la Gaule, on en a signalé un en Écosse et un autre dans la province de Nassau, c'est-à-dire encore en pays celtique. Ce mode de fortification était donc très répandu chez les Gaulois.

Sur leurs hautes citadelles, bâties peut-être après la terrible invasion des Cimbres, de l'an 100 avant notre ère, ils pouvaient se croire inexpugnables et ne rien redouter pour leur indépendance ; mais s'ils connaissaient l'art de se retrancher derrière de solides murailles, leur défaut d'union et de discipline, autant que leur inexpérience dans la tactique militaire, devaient entraîner leur perte et les livrer à la merci des légions romaines.

## V

### Les habitations.

C'est au mont Beuvray que se sont rencontrées les plus anciennes habitations maçonnées connues jusqu'à ce jour en Gaule. Construites en pierres sèches, liées par de la terre argileuse sans mortier de chaux, elles affectent toutes un plan rectangulaire. Leur forme générale ne rappelle plus en rien les cabanes rondes des anciennes tribus celtiques, décrites par les historiens grecs. Les angles des murs et les montants des ouvertures sont en pierres de taille dont le parement, malgré la dureté de la roche qui est le granit de la région, a été aplani avec soin. Le plus souvent ces demeures sont à demi souterraines. On y descend par un escalier intérieur de plusieurs marches, disposition qui avait sans doute pour but de garantir ces rustiques chaumières contre les intempéries. La fig. 6 reproduit la vue d'une maison bien conservée que nous avons déblayée, en 1898, dans la Pâtur

du Couvent. Elle peut être donnée pour type des demeures maçonnées les plus modestes et ne com-



FIG. 6. — Habitation galloise dans la Páturo du Couvent.

prend qu'une seule pièce rectangulaire sans aucune subdivision.

Les aires sont ordinairement revêtues d'une simple

couche d'argile battue; d'autres fois, un lit de scaïoles ou débris de tuileaux concassés, sans aucune trace de ciment, constitue une sorte de pavement grossier.

La plupart des toitures étaient sans doute en paille, comme beaucoup de maisons actuelles du Morvan, mais la tuile romaine à rebord se rencontre déjà fréquemment.

Le nombre des pièces est nécessairement variable, suivant la condition des habitants. Les cases des fondeurs et des forgerons de la Come-Chaudron ne sont que de petits réduits obscurs sans subdivisions intérieures, tandis que le quartier du Parc aux Chevaux renferme de vastes constructions, bâties sur le plan classique des demeures pompéiennes et dont le type le plus complet est celui de la maison n° 2, déblayée en 1882 par M. Bulliot. Son plan (fig. 7) permet au lecteur d'en mesurer l'importance. Elle ne couvre pas moins de 1150 mètres carrés et se divise en une trentaine de compartiments disposés autour d'un atrium central, à plan carré. Un certain luxe avait présidé à sa construction (contreforts à ressauts (fig. 7), en pierres de taille) et même à sa décoration, comme en témoignaient des restes de mosaïques grossières et des enduits peints. La maçonnerie contenait par endroits des traces de mortier de chaux. En somme, dans tous les caractères de cette habitation se retrouvent les méthodes de la construction romaine. Elle était sans doute occupée par un des riches Éduens fixés à Bibracte vers l'époque de César. A ce moment commençait la pénétration de la civilisation italique dans la Gaule centrale. Le temps était proche où notre sol allait se

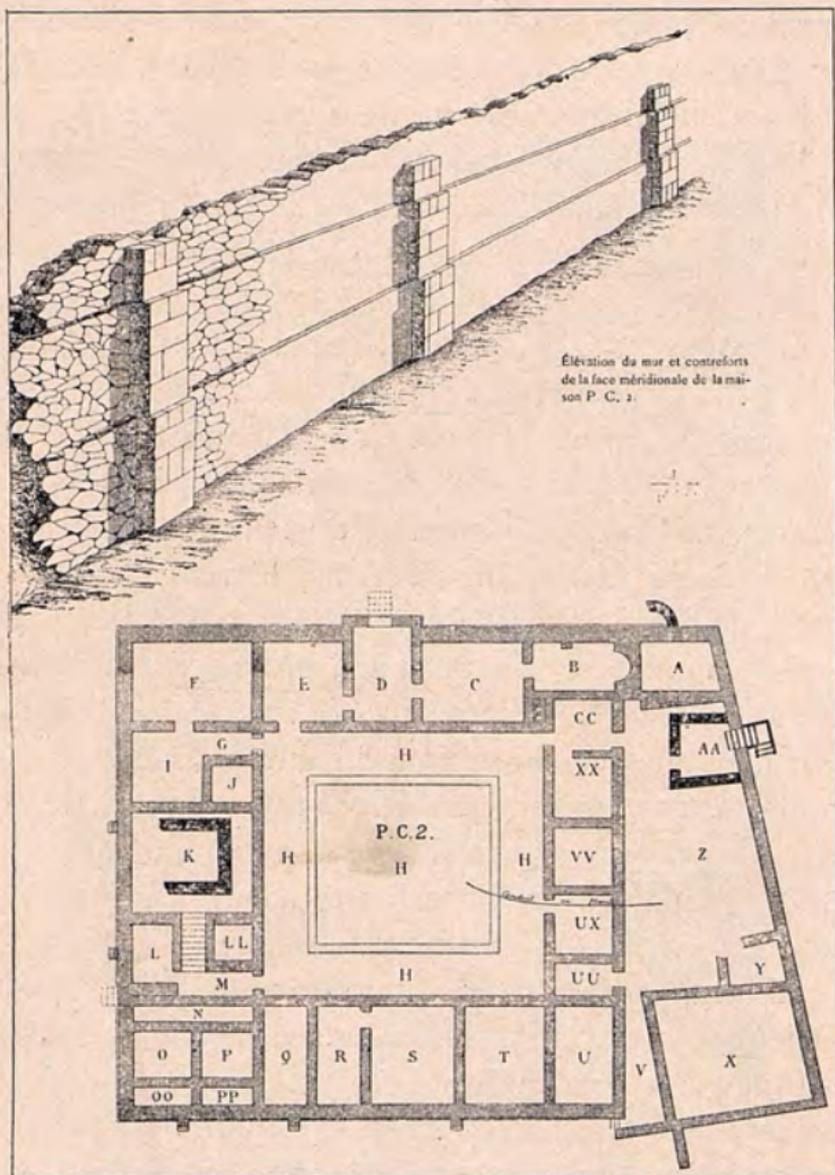
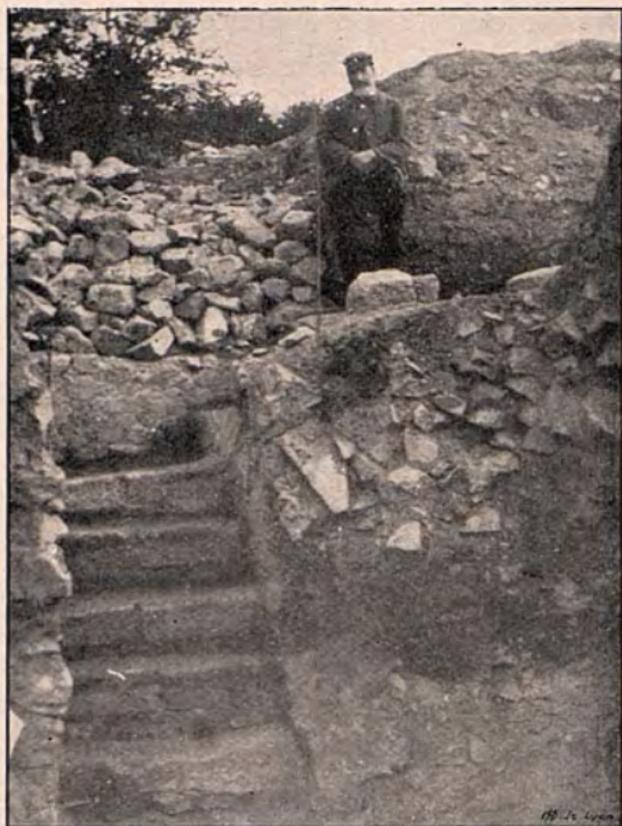


FIG. 7. — Mur méridional et plan d'une des grandes habitations du Parc aux Chevaux (d'après G. Bulliot, *Fouilles du mont Beuvray*).

couvrir de somptueux édifices et de luxueuses villas. Pour l'architecture, c'est à Bibracte qu'apparaissent

les premières influences de cette culture classique dont nous sommes les héritiers, et cela seul suffirait à justifier l'intérêt historique de cet oppidum.



*Cliché de M. Henry Courtois.*

FIG. 8. — Escalier AA de la maison du Parc aux Chevaux, fig. 7. Cet escalier appartenait à une petite construction antérieure, dont les murs sont indiqués sur le plan par un tracé en noir. En haut de l'escalier, M. Bulliot.

Les Éduens de Bibracte connaissaient l'hypocauste ou calorifère romain et construisaient déjà des maisons de bains. En 1899, nous avons déblayé un petit

balnéaire très bien conservé<sup>1</sup>, se composant de trois pièces : un vestibule avec carrelage en schiste noir et calcaire blanc ; une étuve à mosaïque grossière, chauffée par un hypocauste ; enfin une troisième pièce servant de lieu de dépôt pour le combustible et de logement pour l'esclave ou le serviteur attaché à ce petit établissement.

Il serait imprudent de croire que toutes les maisons de Bibracte ont été bâties par des Gaulois, car, après la conquête, des négociants romains — ils suivaient déjà les légions de César — ont dû à coup sûr s'établir dans cette importante place commerciale.

Si l'architecture romaine a déjà fait son apparition dans la Celtique, un autre art, intimement lié au premier chez les peuples classiques, la sculpture, n'a pas laissé à Bibracte la moindre trace. Cependant, à côté du granit, on trouve des blocs de calcaire blanc que l'excellent ciseau gaulois, en fer aciéreux, pouvait aisément entamer. Mais la sculpture est un art dont la pratique ne s'improvise pas. Les Gaulois possédaient des constructeurs déjà expérimentés avant l'arrivée de César, ainsi que les murailles de leurs forteresses suffiraient à l'établir, mais ils n'avaient jamais appris à tailler dans la pierre ni représentations figurées, ni simples ornements.

1. Le Musée de Saint-Germain en a fait exécuter un modèle en relief.

VI

La déesse Bibracte. Le temple. Le champ  
de foire.

A côté de quelques divinités panceltiques, telles qu'Esus et Teutatès, le dieu au maillet et d'autres encore, on honorait dans chaque cité de la Gaule un certain nombre de petits dieux ou déesses, génies tutélaires des sources, des rivières, des montagnes, des forêts et des villes. Ces divinités n'avaient ni temples ni statues et le culte qu'on leur rendait nous est peu connu. Après la conquête, l'autorité romaine, très libérale pour toutes les religions étrangères qui ne méconnaissaient pas la divinité impériale, n'inquiéta nullement leurs dévots. Elles gardèrent la confiance des petites gens. On prit l'habitude de leur élever des sanctuaires et des autels à la mode romaine, de leur dédier des *ex-voto* et même de les représenter sous les traits des dieux gréco-romains. C'est ainsi que nous connaissons, par des inscriptions votives datant de l'époque impériale, un grand nombre des divinités topiques de la Gaule indépendante et, parmi elles, la *dea Bibracte*, à qui sans doute était consacrée une des sources du Beuvray.

En 1679, au cours de travaux de construction du séminaire d'Autun, on découvrit dans un puits, com-

blé de temps immémorial, un médaillon <sup>1</sup> de bronze portant l'inscription suivante :

DEAE · BIBRACTI  
P · CAPRIL · PACATVS  
IIIIIVIR · AVGVSTA  
V · S · L · M

« A la déesse Bibracte, Publius Caprilius Pacatus, Sévir augustal, avec reconnaissance, en accomplissement de son vœu. »

On retira du même puits un vase en bronze contenant des monnaies dont les plus récentes dataient de Valentinien. Deux autres inscriptions, dédiées à la déesse Bibracte, dont l'une gravée sur la base d'une statue de femme, furent encore retrouvées à Autun. Il est très naturel qu'après l'abandon du vieil oppidum son culte soit resté populaire à Augustodunum. Des fouilles opérées sur le plateau, en 1873, ont permis de reconnaître qu'à la même époque, c'est-à-dire pendant la période impériale, un petit oratoire païen s'élevait, près du Champ de foire, au sommet du Beuvray. Bien qu'aucune inscription n'y ait été retrouvée, il paraît certain que ce temple était consacré à la déesse Bibracte.

La chapelle actuelle de Saint-Martin est bâtie sur son emplacement. Un coup d'œil jeté sur le plan des fouilles du temple (fig. 9) permet d'y reconnaître un

1. Voir le dessin de ce médaillon au dos de la couverture.

LÉGENDE

$\frac{1}{400}$

-  Constructions antiques.
-  .....id..... du IV<sup>me</sup> au VII<sup>me</sup> siècle.
-  .....id..... plus récentes

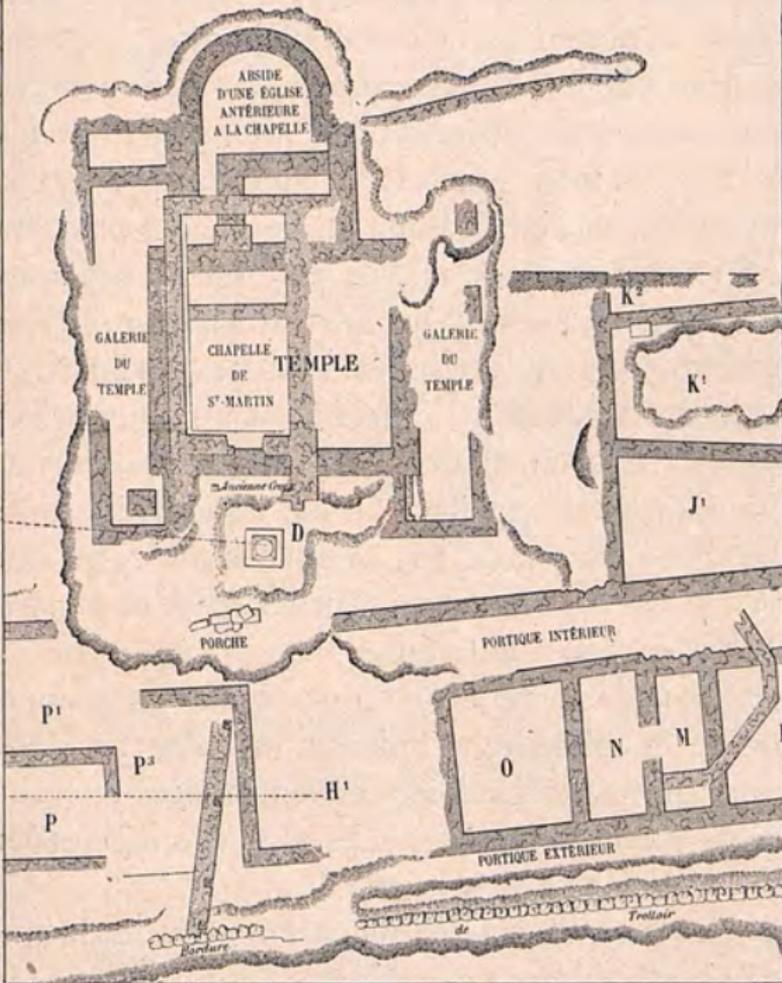


FIG. 9. — Fouilles du Temple (d'après Bulliot, *Fouilles du mont Beuvray*, t. I, p. 223).

ensemble complexe de substructions appartenant à diverses époques. Par un examen attentif on distingue nettement trois édifices successifs :

1° Un temple antique ou plutôt un oratoire rustique se composant d'une *cella* rectangulaire (8 m. 80 × 7), flanquée de deux galeries latérales faisant portiques. Au chevet, tourné à l'orient, s'ouvrait un petit *sacellum* en retraite, élevé de quelques degrés et séparé de la nef par un rang de colonnes. Là se dressait peut-être la statue de la déesse. De rares fragments de marbre blanc ornés de cannelures, marbre tiré des carrières de Champrobert et du Puits, situées près du Beuvray, de menus débris de porphyre d'Égypte, vert et brun, et de mosaïque en verre, des plaquettes de schiste bitumineux, taillées en losange, dénotaient une certaine richesse dans l'ornementation. Toutefois, les colonnes du portique n'avaient été construites qu'avec des tambours de grès et des briques circulaires, divisées en quatre segments. D'abondantes monnaies indiquaient l'âge du monument. La fouille n'a pas rendu moins de 107 monnaies gauloises, dont dix à l'intérieur, les autres sous les galeries et parmi les constructions adjacentes, dans un rayon de 20 mètres. Le temple fut donc élevé aux premiers temps de la conquête et subsista jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, car aux monnaies gauloises étaient mêlées une douzaine de pièces impériales. Les plus récentes étaient deux bronzes de Valentinien.

2° Un premier sanctuaire chrétien dont on voit sur le plan l'abside semi-circulaire. Nous verrons plus loin que M. Bulliot en a attribué la fondation à saint Martin, qui aurait été le destructeur de l'édicule païen. Cette petite chapelle avait été installée dans la *cella* antique, privée dès lors de ses portiques, mais agran-

die d'une abside que l'on ne prit même pas la peine d'établir dans l'axe du monument.

3° Un nouvel oratoire d'époque indéterminée, bâti sans doute après la ruine du précédent. En 1233, Alix de Glaine lègue par testament deux sols à l'église du *Buvrait*. La chapelle existait donc au XIII<sup>e</sup> siècle. Elle n'était qu'une réduction de la précédente, laquelle était déjà moins importante que le temple païen avec ses portiques. En 1725, elle existait encore et disparut ultérieurement à une date inconnue. Le temple était entouré d'un mur d'enceinte; devant sa façade s'élevaient divers bâtiments accessoires ainsi que des loges de marchands. Un puits, très bien conservé, a été découvert à l'est de l'enceinte.

Nous parlerons plus loin, à propos de la chapelle actuelle, des traditions relatives à la mission hypothétique de saint Martin.

## VII

### Les industries de Bibracte. Forgerons. Fondeurs de cuivre. Emailleurs.

Le visiteur qui du haut du plateau, près de la chapelle, dirige ses regards vers le Levant, aperçoit à l'horizon, derrière un rideau de collines, un nuage de fumée s'élevant dans les airs. Elle s'échappe des cheminées du Creusot, des brasiers géants où sont fondues chaque jour près de deux mille tonnes de minerai de fer.

A l'époque de Divitiac, Bibracte était chez les Éduens une sorte de Creusot embryonnaire. C'est là que les marchands de cette nation et sans doute aussi ceux des cités voisines venaient s'approvisionner des ustensiles de fer dont les Gaulois faisaient déjà une grande consommation. Là aussi s'élevait, en différents points de l'oppidum, d'épaisses colonnes de fumée. Les ateliers des métallurgistes formaient un quartier industriel sur le flanc ouest de la Come-Chaudron et sur le plateau du Champlain. L'étranger entrant à Bibracte par la porte du Rebout était salué du bruit rythmé des marteaux que répétaient les échos de ce vallon où règne aujourd'hui le plus morne silence. A peine avait-il franchi le rempart, qu'il se trouvait en présence d'une agglomération de petites huttes misérables, les unes en bois, les autres maçonnées, où s'agitait, au tour de foyers ardents, tout un essaim bruyant de fondeurs et de forgerons. César et plusieurs écrivains ont été frappés du développement de l'industrie sidérurgique dans les pays gaulois. Les constatations de l'archéologie ont pleinement confirmé le témoignage des textes, au point que cette science désigne par l'appellation de *second âge du fer* la période<sup>1</sup> des quatre derniers siècles avant notre ère, c'est-à-

1. Après les âges de la pierre et du bronze commence l'âge du fer, c'est-à-dire l'époque où les armes de fer se substituent aux armes de bronze. Cette dernière subdivision des temps préhistoriques et protohistoriques comprend un *premier âge du fer* (de l'an 800 à l'an 400 environ avant J.-C.) ou *époque hallstattienne*, du nom de Hallstatt, célèbre nécropole découverte en Autriche, et un *second âge du fer* ou *époque de la Tène*, du nom d'un petit

dire celle des Gaulois de l'histoire. C'est alors que le fer, jusque-là d'un emploi assez limité, acquiert sur

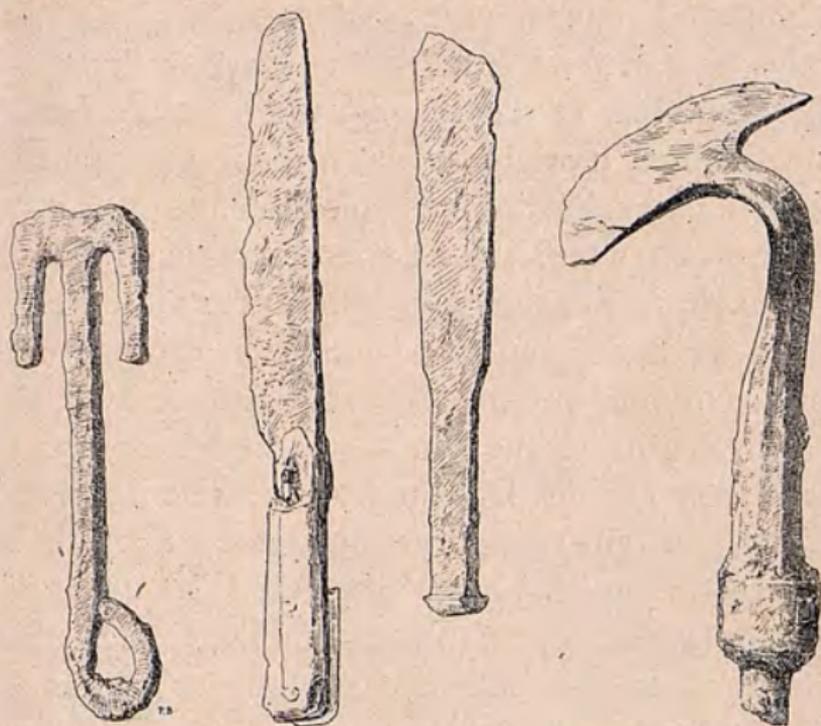


FIG. 10. — Objets en fer : clef gauloise en forme de T, couteaux, outil tranchant pour le travail du cuir.(?). 1/3 gr. nat.

le bronze une préférence de plus en plus marquée. L'agriculture et l'industrie bénéficient de ces progrès métallurgiques et se trouvent dès lors en possession d'un outillage varié et abondant. Un grand nombre

oppidum situé sur le lac de Neuchâtel. L'époque de la Tène (de l'an 400 avant J.-C. jusqu'à notre ère) comprend elle-même trois périodes successives. L'occupation de Bibracte appartient à la plus récente de ces subdivisions. Cet oppidum peut donc être considéré comme une station type de la Tène III. On n'y trouve pas les fibules et autres objets qui sont propres à la première période de la Tène. Les types industriels qui caractérisent le second âge du fer sont répandus, non seulement dans

d'ustentiles, couteaux, faux, faucilles, limes, râpes, burins, etc., ont reçu leur forme presque définitive. Le couteau à manche en os que reproduit la fig. 10, trouvé dans le fond d'une habitation avec des monnaies gauloises et d'autres menus objets, a besoin d'un certificat d'origine bien en règle pour obtenir l'accès d'une collection archéologique.

Lorsqu'on se représente l'importance du fer à notre époque, le rôle capital qu'il remplit dans le développement de notre civilisation moderne, comme principal agent des progrès industriels, c'est avec une plus vive curiosité que l'on se penche sur les vestiges des ateliers gaulois. Deux mille années de laborieuse activité, souvent ralentie par des retours offensifs de la barbarie ou paralysée par l'esprit de routine, séparent le petit four à minerai de Bibracte des hauts fourneaux du Creusot. Après plusieurs heures de travail pénible, les fondeurs de la Come-Chaudron retiraient d'un four quelques kilogrammes de métal. Chacun des quatorze hauts fourneaux du Creusot produit en moyenne trente tonnes de fonte par jour.

C'est de 1868 à 1870 que M. Bulliot explora la vallée de la Come-Chaudron. En 1898, nous avons

les pays proprement celtiques, c'est-à-dire en Gaule, dans les Iles Britanniques, dans la Haute-Italie, en Bohême et dans l'Europe centrale, mais encore un peu au delà de cette vaste zone géographique.

L'oppidum ou Hradischt de Stradonic (Bohême), autre station de la Tène III, offre, avec Bibracte, les analogies les plus complètes et les plus imprévues. Bien que séparés par une distance de deux cents lieues, ces deux centres de culture celtique nous donnent en quelque sorte deux images semblables, et se complétant l'une par l'autre, d'une même civilisation.

nous-même exhumé une grande forge dans la Pâturage du Couvent. L'ensemble des ateliers formait un bâtiment de 80 mètres de longueur. On peut voir au Musée de l'hôtel Rolin les objets variés retirés de ces fouilles successives, lingots de fer, buses de forges, pains réfractaires pour servir au revêtement des fours, objets manufacturés, etc.

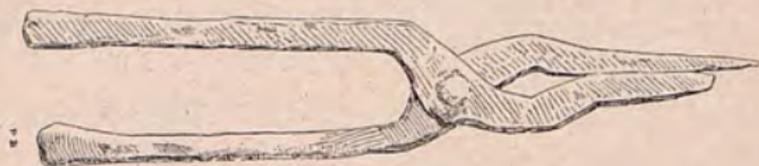


FIG. 11. — Pinces de forgeron. 1/3 gr. nat.

Les fours à minerai étaient réunis par petits groupes dans un même atelier. Un bâtiment de dix mètres de côté, par exemple, en contenait cinq, dont deux en assez bon état. Ce sont de petites constructions maçonnées, bâties sur plan carré ou rectangulaire. Le four le mieux conservé mesure 90 cent. de côté; la maçonnerie se compose de moellons bruts assez bien appareillés, mais que l'action du feu a fortement éprouvés, malgré l'épais revêtement de terre réfractaire (20 cent.) qui en protégeait les parois internes. Le charbon de bois et le minerai étaient déposés par couches horizontales. Le laitier s'écoulait par un trou d'échappement pratiqué à la base du four. Lorsque la réduction du minerai était opérée, on retirait une petite loupe de fer malléable encore très impur<sup>1</sup>. Il restait à la débarrasser de ses scories à

1. Sur les procédés de l'industrie du fer à Bibracte, voir de Villenaut, *op. laud.*, p. 45.

l'aide de martelages répétés. Une question reste encore problématique dans la reconstitution de ces procédés : c'est celle de la soufflerie. La combustion devait être nécessairement activée par l'introduction d'un courant d'air à tirage naturel ou forcé. Faisait-on simplement usage, dans ce dernier cas, de soufflets en cuir, on bien, ainsi que M. Bulliot l'a conjecturé, connaissait-on l'emploi des *trompes* dites *catalanes* impliquant l'utilisation d'une chute d'eau ? On a retrouvé des restes de tuyères en argile réfractaire, mais l'état des fours ne permet pas, semble-t-il, de rien affirmer sur le mécanisme des appareils de soufflerie.

Un curieux aqueduc, découvert par M. Bulliot en 1894 et dont la partie supérieure était une galerie maçonnée, enfouie à 5 mètres de profondeur, conduisait l'eau dans les ateliers de la Come-Chaudron. Cet aqueduc, haut de 1 m. 10 environ, large de 0 m. 60, établi sur le petit plateau qui domine le haut du ravin, captait une source aujourd'hui obstruée, mais indiquée par une sorte de bassin marécageux. Il est probable qu'il servait encore de collecteur pour les eaux de plusieurs autres sources jaillissant à un niveau supérieur. Sa construction remonte à l'époque gauloise, comme le démontrent les monnaies et les poteries recueillies au cours de son exploration. Au surplus, des habitations gauloises avaient été bâties au-dessus de sa voûte. Mais sa destination demeure problématique. Conduisait-il simplement dans les ateliers des fondeurs et des forgerons, comme nous le croyons, l'eau nécessaire à l'alimentation et surtout à certaines opérations métallurgiques ? Peut-on, au

contraire, admettre avec M. Bulliot que les Gaulois auraient déjà employé les souffleries à eau, ou encore actionné mécaniquement des marteaux à l'aide de roues hydrauliques? C'est une question que nous ne pouvons discuter ici.

Les Gaulois ne connaissaient pas la fonte qui nécessite une température de 1.300

à 1.400 degrés. Le métal qu'ils produisaient était un fer acieré, d'excellente qualité. Des gisements de minerai abondent dans le voisinage du Beuvray et leur proximité compensait la difficulté des transports au sommet du plateau. Une curieuse découverte qui se rattache à l'industrie sidérurgique est celle d'une fosse établie pour la dessiccation des pains de terre réfractaire servant au revêtement des fours. Cette fosse de six mètres carrés était entièrement remplie de pains d'argile en

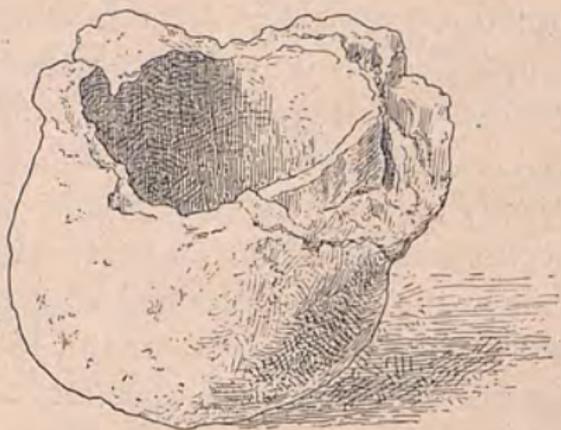


FIG. 12. — Creuset de fondeur de bronze.  
1/2 gr. nat.

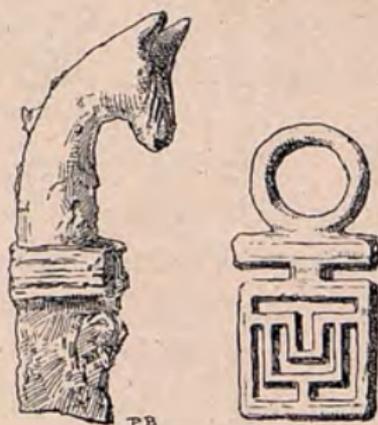


FIG. 13. — Petit couteau à manche en bronze. Clef de coffret en bronze.  
2/3 gr. nat.

forme de sphéroïdes et tous percés de part en part, comme des grains de chapelet.

A côté de l'industrie du fer le travail du bronze occupait une place importante dans les ateliers de Bibracte. On rencontre de tous côtés des débris de petits creusets (fig. 12) ayant servi à la fonte de ce métal. Il était employé notamment pour un grand nombre de menus objets, tels que fibules, anneaux et autres accessoires de parure et de toilette. Les fibules ou épingles de sûreté sont abondantes, mais bien rarement intactes. La fig. 14 en reproduit les principaux types. Quelques manches de couteaux à têtes d'animaux (fig. 13) sont également en bronze fondu et ciselé.

Une des découvertes les plus intéressantes pour l'histoire des arts industriels fut celle des ateliers d'émailleurs (1869). « Les Barbares sur l'Océan, écrit un auteur grec du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., Philostrate, épandent, dit-on, des couleurs sur l'airain ardent; elles y adhèrent, deviennent aussi dures que la pierre et le dessin qu'elles figurent s'y conserve. » Il est probable que les Barbares dont voulait parler Philostrate étaient les Bretons insulaires. Ceux-ci exploitaient des procédés de l'industrie gauloise déjà bien anciens. Les Gaulois du V<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère avaient un goût particulier pour le corail et recherchaient cette matière, importée des côtes de l'Italie méridionale<sup>1</sup>. Il advint que vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle la clientèle du corail se déplaça. Les marchés de l'Inde l'ac-

1. Salomon Reinach, *Le corail dans l'industrie celtique*, dans la *Rev. celtique*, 1899, p. 13.

caparèrent au détriment de la Gaule. C'est alors que l'industrie indigène parvint à substituer à la matière première qui faisait défaut un simili-produit, propre

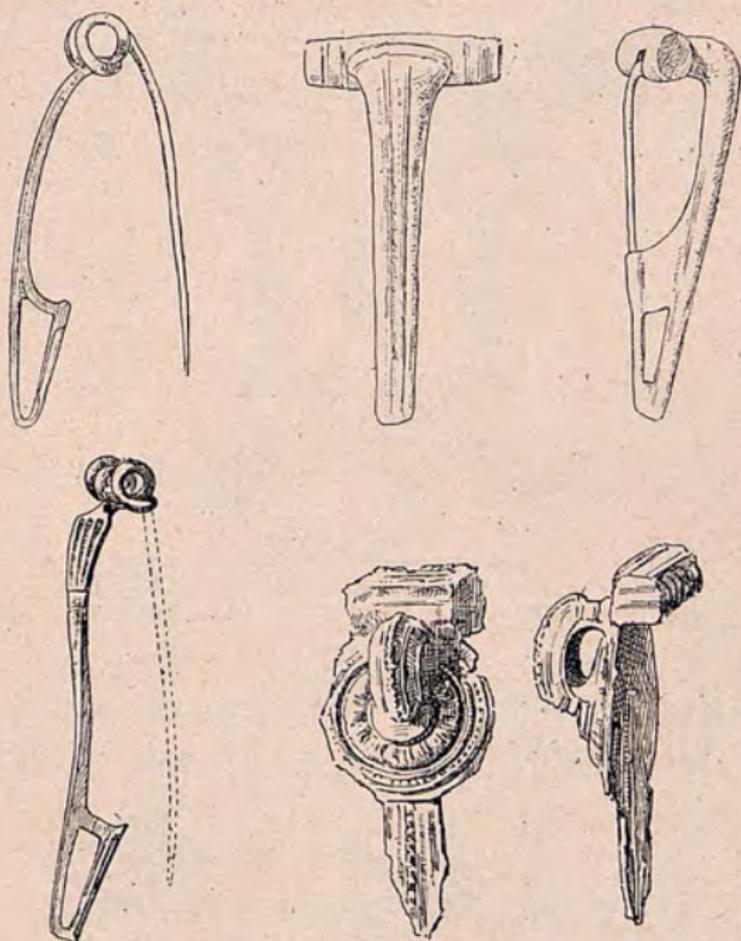


FIG. 14. — Fibules gauloises en bronze. 2/3 gr. nat.

aux mêmes usages. Ce fut l'émail, matière vitreuse et opaque, colorée en rouge sanguin et offrant avec le corail une telle ressemblance que souvent on parvient difficilement à les distinguer l'un de l'autre. Ainsi l'industrie gauloise préleva à la fabrication des produits similisés, exercée aujourd'hui par l'industrie

étrangère avec un succès parfois peu enviable. On possède des émaux celtiques bien antérieurs à ceux de

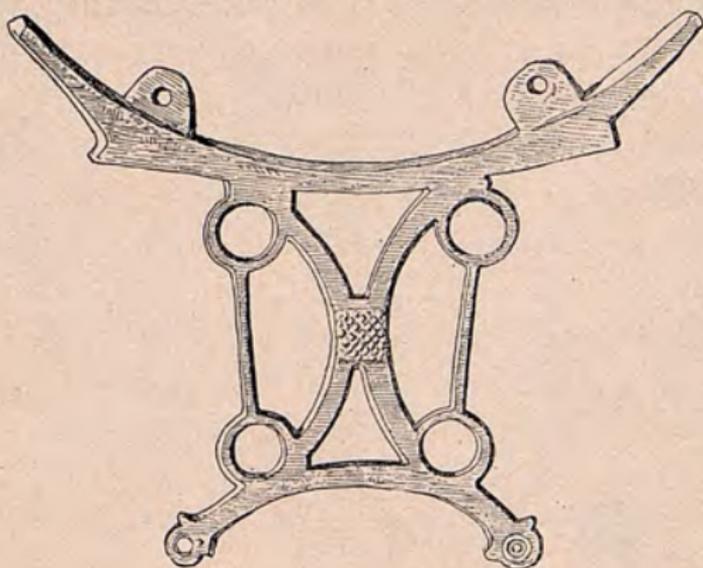


FIG. 15. — Anse en bronze d'un vase de même métal. Au centre, un petit rectangle, creusé de hachures pour recevoir l'émail. 1/2 gr. nat.

Bibracte, mais on ne connaît pas les autres centres de production. Les émaux éduens étaient peu variés. On



FIG. 16. — Bouton et tête de clou hémisphériques, ornés d'émail rouge. 2/3 gr. nat.

fabriquait surtout des bossettes d'ornement, sorte de clous en bronze, dont la tête hémisphérique était revêtue d'une pellicule d'émail ou creusée d'une croix champléevée (fig. 16). Ces bossettes s'appliquaient sur des objets divers, pièces de harnache-

ment, garnitures de ceinturon, etc. Dans les ateliers de la Côme-Chaudron on récolta en assez grande abondance de petites coques vitreuses qui n'étaient autre chose que des débris de ces pellicules d'émail rouge, recouvrant les bossettes de métal.

Le Musée de l'hôtel Rolin possède une curieuse série d'objets se rattachant à cette industrie.

## VIII

### La céramique.

#### Poteries indigènes et poteries italiques.

#### Les amphores.

Les récoltes céramiques sont très abondantes à Bibracte. Elles se composent de débris d'amphores et de fragments de vases divers. Les pièces se rencontrent rarement entières. Mais aux yeux de l'archéologue ces débris ont le plus souvent la même valeur documentaire que des vases entiers.

Les poteries de Bibracte sont extrêmement variées tant sous le rapport de la technique que par leur décoration. On y reconnaît deux groupes distincts : les poteries gauloises indigènes et les poteries étrangères.

La première série comprend des vases de types très nombreux, terrines, plats, assiettes, jattes et cruches ovoïdes, les plus souvent non ansées. Plusieurs se recommandent par une grande pureté de forme.

L'élégance recherchée du galbe témoigne du goût délicat des céramistes gaulois et de leur clientèle. La pâte est ordinairement grise ou noirâtre, soigneusement lustrée; le décor, tracé en creux à l'aide de divers instruments. Des ondulations symétriques s'obtenaient à l'aide d'un peigne en bois.

Un groupe très intéressant, qui rappelle par la

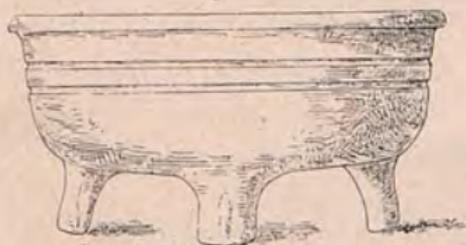


FIG. 17. — Terrine à trois pieds.

technique les vases de la Grèce, est constitué par les poteries peintes à décoration géométrique (fig. 18). Ce sont des vases à panse ovoïde ou des bols hémisphériques, recouverts d'un engobe

blanc, avec zones rouges ou brunes. La décoration, appliquée sur la couverte blanche, se détache en bistre. On n'y rencontre pas, comme sur les vases helléniques, de représentations figurées. Divers motifs linéaires, chevrons, damiers, triangles curvilignes, oves, etc., forment le thème habituel de cette ornementation. De nombreux débris de vases peints, absolument semblables, ont été recueillis en Bohême dans les fouilles de l'oppidum de Stradonic. De magnifiques vases entiers de cette même série proviennent d'un autre oppidum gaulois, situé dans le département de la Loire, le Crêt-Châtelard, à Saint-Marcel-de-Félines. Le Musée de Roanne possède une riche collection locale de poteries de la même famille. D'autres, assez clairsemées, ont été signalées sur diffé-

rents points de la Gaule, jusque dans les provinces rhénanes.

Si avancée que fût alors au nord des Alpes l'industrie céramique, les Gaulois étaient encore tribu-

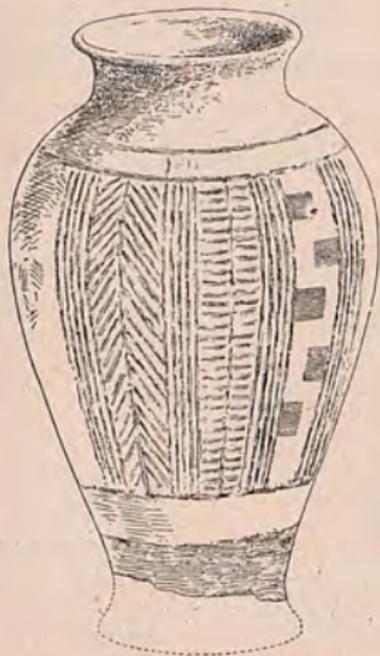


FIG. 18. — Vase ovoïde orné de peintures géométriques. 1/4 gr. nat.



FIG. 19. — Gobelet en argile. Style du potier Aco. 1/2 gr. nat.

taires de l'étranger pour quelques catégories de vases de luxe. C'est de l'Italie du nord que provenaient la plupart des poteries de cette deuxième série.

Nous signalerons en premier lieu les petits gobelets d'un potier nommé Aco qui vivait à l'époque d'Auguste. Aco — son nom l'indique — était d'origine gauloise et fixé sans doute dans la Haute-Italie. Ses produits, souvent signés de son estampille et très caractéristiques, sont disséminés au nord du Pô et jusqu'en Carinthie. Il livrait au commerce de petits

vases à boire, ornés de reliefs délicats. Sur l'un de ces gobelets un de ses esclaves, Acastus, joyeux disciple d'Épicure, a tracé en latin cette légende suggestive : *Amis, la vie est brève et l'espérance fragile. Buvez pendant que la lumière brille !* Moins périssable que la vie humaine, le vase a survécu à son auteur. Il est conservé au Musée de Klagenfurt (Carinthie). Les vases du même atelier trouvés au Beuvray ne nous ont encore livré aucune de ces maximes peu consolantes de la philosophie païenne, mais quelques-uns portent le nom du même fabricant, Aco. Le beau gobelet (fig. 19) appartient à cette série, bien qu'il ne soit pas estampillé.

De quelle région les habitants de Bibracte tiraient-ils le vin qui remplissait ces beaux gobelets d'argile, au décor si élégant ? D'innombrables restes d'amphores — récipients qui servaient encore à contenir de l'huile et d'autres liquides — nous permettent, dans une certaine mesure, de répondre à cette question. Des amphores de même forme, dont quelques-unes portent les mêmes marques de potiers, sont assez abondantes en Italie, dans la Narbonnaise et même en Espagne. C'est de l'une de ces trois régions — on ne tardera sans doute pas à être exactement renseigné — que devaient provenir les amphores vinaires de Bibracte. La vigne n'était pas encore cultivée dans la Celtique et personne ne prévoyait alors que les crus récoltés plus tard sur les coteaux situés à l'est du territoire éduen, pénétreraient à leur tour chez les peuples du Midi.

Au reste, le témoignage des marques d'amphores

est corroboré par celui des écrivains anciens. Les Gaulois, nous dit Diodore de Sicile, fabriquaient avec de l'orge cuite et du miel délayé, une sorte de bière, un breuvage national appelé *xythos*. « Adonnés au vin, c'est avec excès qu'ils absorbent tout pur celui qui est importé chez eux par les marchands et, dans leur passion, avalant cette boisson à longs traits, ils tombent dans l'ivresse et de là dans le sommeil et dans un état qui ressemble à la folie. Aussi beaucoup de marchands d'Italie, poussés par leur habituelle cupidité, voient-ils une bonne source de profits dans cet amour des Galates (Gaulois) pour le vin : par bateaux, sur les fleuves navigables, ou par voitures dans les pays de plaine, ils leur amènent du vin qu'ils leur vendent à un prix incroyable, donnant une cruche de vin pour un jeune garçon et recevant, en échange de la boisson, l'esclave qui la sert. »



FIG. 20. —  
Amphore. 1/16  
gr. nat.

Avec les gobelets d'Aco et les amphores arrivaient encore à Bibracte des vases italiques d'un beau rouge corallin, assiettes, plateaux et coupes, les uns unis, les autres, en très petit nombre, décorés de reliefs d'un modelé délicat, ornements ou scènes de la Fable. Les Éduens apprenaient ainsi à connaître les divinités gréco-romaines dont le culte va bientôt se substituer chez eux à celui des dieux indigènes. Tous ces vases étaient exportés par une ancienne ville de l'Étrurie,

Arezzo, alors le principal centre de la belle fabrication céramique dans les pays méditerranéens. Ils portent des estampilles qui permettent d'en déterminer très exactement la provenance, car les noms de potiers sont écrits en toutes lettres ou en abrégé. Or toutes ces marques se sont retrouvées dans les ateliers mêmes, à Arezzo. Mais les Gaulois ne tarderont pas à connaître

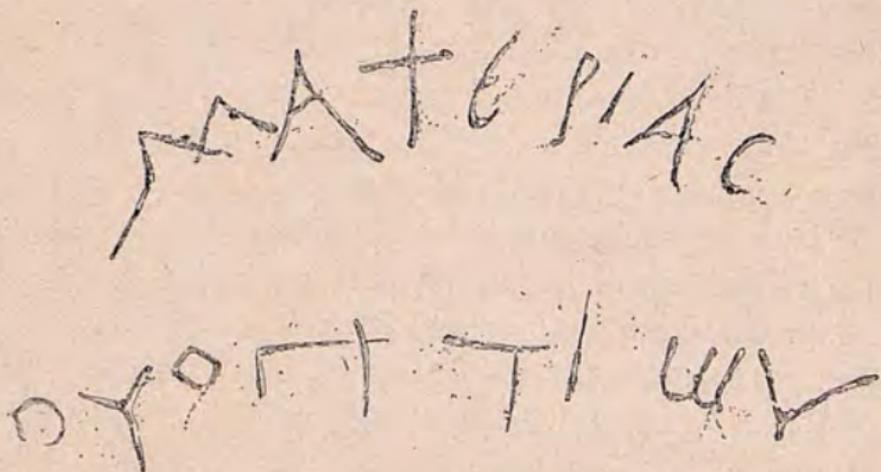


FIG. 21. — 1/2 gr. nat.

les secrets de cette fabrication arétine et bientôt ce sont les vases rouges de la Gaule, à leur tour, qui apparaîtront sur certains marchés de la Péninsule. Cette petite révolution ne s'accomplira que cinquante ans environ après l'abandon de Bibracte.

César rapporte, dans ses *Commentaires*, que les Gaulois, pour écrire en langue celtique, se servaient des caractères grecs. Les fouilles n'ont encore rendu aucune inscription lapidaire en langue celtique. Ces monuments sont d'ailleurs très rares dans toute la Gaule. Mais sur un certain nombre de tessons céra-

miques on peut lire le nom du possesseur du vase et ces noms gaulois, *Donniac*, *Materiac* (fig. 21), *Lou-gour*( ), *Ougopa*, *Ouogitiou* (Ουογιτιου, fig. 21), *Oxiroc*( ), sont en effet des graffites en lettres grecques.

## IX

### Monnaies. Objets divers. Sépultures.

On ne déblaie jamais aucune des habitations de Bibracte sans y recueillir un certain nombre de monnaies. Il n'est même pas rare d'en rencontrer dans les tranchées ouvertes en dehors des substructions. Il y avait donc dans les ateliers et les boutiques de l'emporium une circulation monétaire considérable.

Elle était alimentée par un négoce actif, dont la foire du premier mercredi de mai, encore importante au XVIII<sup>e</sup> siècle, est une curieuse survivance.

En 1899, l'inventaire des monnaies trouvées dans les fouilles méthodiques ne comprenait pas moins de 1579 exemplaires. L'ensemble de ce lot, réparti entre les Musées de Saint-Germain et de la Société Éduenne, si l'on en défalque 430 pièces frustes et indéterminables, présente la composition suivante :

- 1006 monnaies gauloises,
- 27 monnaies grecques de Marseille,
- 114 monnaies romaines,
- 1 monnaie celtibérienne,
- 1 monnaie de Mauritanie.

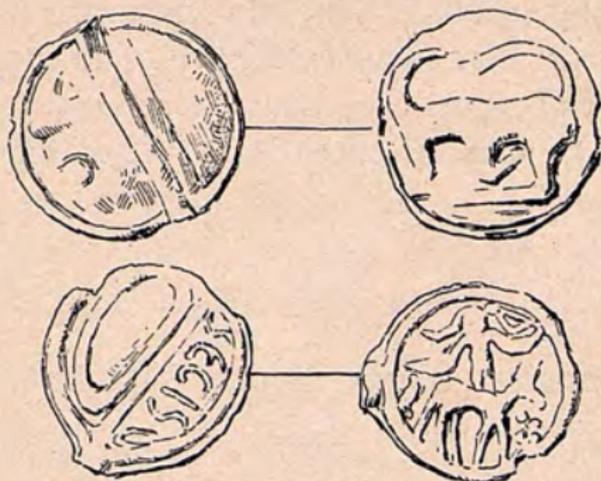


FIG. 22. — 1. Monnaie éduo-ségusiave en bronze coulé. Tête barbare, diadémée, tournée à gauche. *R.* Quadrupède informe, aux jambes repliées. — 2. Monnaie éduenne en bronze coulé. Type confus avec la légende SEGISV (nom de chef?). *R.* Personnage ailé debout sur un quadrupède.



FIG. 23. — 1. Monnaie éduenne en argent. Tête casquée. *R.* Cheval et annelets. — 2. Monnaie en or des Rémois. Type confus. *R.* Cheval informe.

Les pièces gauloises et massaliotes comprennent : 4 monnaies en or, 202 en argent, 119 bronzes frappés et 708 bronzes coulés.

Ce qui fait le principal intérêt des monnaies gauloises, c'est la variété des types. La plupart des peuples dont l'ensemble constituait la nation celtique possédaient un monnayage local. Tout naturellement le numéraire éduen est le plus abondamment représenté.

Le bronze coulé, de style très barbare, que représente la fig. 22, 1, compose à lui seul le tiers des trouvailles. Il paraît avoir été émis non seulement par les Éduens mais par plusieurs peuples de la Gaule centrale; jusqu'à la suppression du monnayage gaulois, au temps d'Auguste. Sur un autre on lit le nom d'Alaucos, peut-être un des vergobrets ou premiers magistrats éduens. Les séries les plus abondantes sont classées aux Séquanes (Franche-Comté), aux Bellovaques (peuple fixé entre la Somme, la Seine et l'Oise), aux Carnutes (Orléanais et pays Chartrain), aux Leuques (départements de la Meurthe et des Vosges), aux Sénons (région de Sens), les premières ainsi que celles des Ambiens (département de la Somme), des Atrebates (ancienne province d'Artois), et des Rémois (région de la Marne), importées par les voies fluviales qui mettaient les peuples de la Gaule Belgique en communication avec la Gaule centrale, c'est-à-dire par les vallées de la Seine et de l'Yonne<sup>1</sup>. Nous avons dit que ce dernier cours d'eau prend sa source à quelques kilomètres du mont Beuvray. Aucune des cités

1. Le classement ethnique de certaines monnaies gauloises n'est pas encore déterminé avec certitude.

armoricaines n'est représentée dans ce numéraire si varié.

Les pièces avernes sont rares : les vieilles haines des Éduens pour leurs voisins de l'ouest paralysaient le développement du négoce entre les deux peuples.

Les pièces romaines se composent de deniers en argent et de monnaies impériales de l'époque d'Auguste, dont la série s'arrête cinq ou six ans avant l'ère chrétienne. C'est donc à cette date que se place l'abandon de l'oppidum et le transfert de ses habitants à Augustodunum (Autun).

L'ensemble des trouvailles monétaires démontre que la période la plus active de l'occupation de Bibracte se place dans la seconde moitié du premier siècle avant notre ère.

Sur le Champ de foire qui n'a cessé d'être fréquenté, au moins une fois par an, après la destruction de l'oppidum, on rencontre des monnaies de toutes les époques.

Nous pourrions encore indiquer bien des trouvailles intéressantes parmi les récoltes du Beuvray, notamment les bracelets (fig. 24) et les grains de collier en verre de couleur, les clefs des maisons gauloises (fig. 10), les intailles gréco-romaines, déjà recherchées par les habitants de Bibracte. Notre dessein, toutefois, n'est pas de dresser un catalogue, mais de montrer à nos lecteurs combien ces découvertes sont précieuses pour la connaissance de la vie privée et de l'industrie de nos ancêtres.

Nous recommandons à l'attention des visiteurs du

Musée Rolin une petite série de chenets d'argile, surmontés d'une tête de béliet. Le même animal se rencontre presque invariablement sur cet ustensile, non seulement dans les oppida et villes gallo-romaines de la Celtique, mais encore dans plusieurs stations contemporaines de la Gaule cisalpine, de la Suisse et des Iles Britanniques. Nous pensons qu'une croyance religieuse était attachée à cette représentation. Le béliet nous apparaît sur ces chenets céramiques comme le symbole du sacrifice offert aux âmes des ancêtres sur l'autel du foyer. Son image semble consacrée aux dieux domestiques des Gaulois,



Fig. 24

à ces génies familiers tour à tour divinités tutélaires ou revenants malfaisants, suivant que sont accomplies ou négligées les pratiques qu'ils réclament des vivants. Les Celtes qui peuplaient de dieux inférieurs leurs forêts, leurs rochers et leurs villes, honoraient du même culte superstitieux les divinités protectrices du foyer.

Nous savons d'ailleurs par les fouilles de Bibracte que les Gaulois aimaient à rapprocher les morts de leurs demeures et même à leur donner le dernier asile sous le toit domestique; c'est l'indice que chez eux le foyer n'était pas seulement réservé aux usages de la vie matérielle, mais qu'il était aussi, comme chez les autres peuples d'origine aryenne, l'autel du sacrifice offert aux mânes des ancêtres.

On a trouvé en effet assez fréquemment des sépul-

tures creusées sous les aires des habitations. Elles sont toutes à incinération et extrêmement pauvres en mobilier. Une ou deux monnaies accompagnent parfois les cendres, dont on ne recueillait, semble-t-il, qu'une très faible partie. Des amphores, dont le col et les anses étaient arasés, servaient communément de vases funéraires.

## X

### Le Forum de Bibracte et la foire du Beuvray.

« En ladite cime ou estoit l'ancien Bibracte, aujourd'huy se tient une foire renommée par toute la France, qui représente beaucoup d'antiquité, car elle se tient chacun an le premier mercredy du mois de may. »

Ainsi s'exprimait, au xvi<sup>e</sup> siècle, Guy Coquille, l'historien du Nivernais.

Les fouilles du Champ de foire ont permis de reconnaître, en avant du Temple, de chaque côté de la voie centrale, une rangée de petites boutiques, occupées à l'époque antique par les marchands et les artisans. Elles étaient précédées d'auvents, portés par des colonnettes de brique. Des monnaies, des poteries et objets divers de tous les siècles, depuis l'époque gauloise jusqu'à nos jours, témoignent de la persistance de cette foire, persistance tout à fait singulière en raison de l'isolement et des difficultés d'accès du Beuvray. Au reste, un grand nombre de pièces d'archives attestent son importance au moyen

âge et justifient l'affirmation de Guy Coquille assurant que sa renommée était répandue dans toutes les provinces de France.

Comme l'indique le choix du premier mercredi de mai, la foire était sous le patronage de Mercure, succédant sans doute à quelque divinité gauloise de même nature.

Les débris d'une inscription latine, trouvés près d'un petit sanctuaire païen au Teureau de la Roche, ont donné à penser que cet édicule était consacré à Mercure Négociator. En voici le texte, malheureusement trop mutilé pour que la restitution en soit certaine.

M

S)	NEC	OM
	VERETI · F	
X	OTO SVSCEPT	

M. Héron de Villefosse a proposé, sous toutes réserves :

[Aug.] M[ercurio] s[ac.]<sup>1</sup> neg[otiatori] [Seg]om[arus] Vereti f. [e]x [v]oto suscept[o]. « A Mercure, dieu du négoce, Ségomarus, fils de Veretus, en accomplissement d'un vœu. »

Bien que depuis le xvi<sup>e</sup> siècle la foire fût moins fréquentée, on y conduisait encore du bétail vers

1. M. Hirschfeld propose *Sancto* ou quelque autre épithète commençant par un S.

1850<sup>1</sup>. A l'heure actuelle, si la foire proprement dite n'existe plus, les villageois des communes voisines se rendent encore ce même jour « en Beuvray » pour s'y livrer à des divertissements champêtres. « Le curieux ou l'archéologue qui voudront assister à ces derniers spectacles de la foi celtique, écrit M. Bulliot, devront se trouver avant l'aurore au sommet du Beuvray, près de la Fontaine exorcisée de Saint-Martin, le premier mercredi de mai. Un certain nombre de villageois et villageoises, à jeun, gravissent la montagne à la pointe du jour. Ils se rendent successivement aux deux fontaines principales, celle de Saint-Pierre, et surtout celle de Saint-Martin, s'y agenouillent, prient et boivent de l'eau. C'est alors qu'ils déposent *leurs vœux, referunt vota*, comme au temps d'Eumène. Ces vœux consistent en pièces de monnaie, en objets de consommation, œufs et fromages. Les nourrices se lavent le sein dans la source afin d'obtenir un bon *nourrissage*. D'autres vont au *Rocher du Pas de l'Ane*, ombragé par deux hêtres séculaires. Là, dans une cavité, ils puisent les gouttes d'eau laissées par la pluie, comme un spécifique contre la fièvre et autres maux, ne comptant sur la guérison qu'après avoir déposé à leur tour une offrande. Ces devoirs accomplis, ils montent au temple de la *dea Bibracte*, remplacé depuis seize siècles par l'oratoire de Saint-Martin, et lient autour de la croix une lisière d'étoffe, ou bien formant un faisceau de cinq branches magiques, un bouquet

1. Il y a quinze ans environ on y menait encore des moutons.

de cinq plantes charmées, cueillies avant l'aurore, ils l'attachent avec des ligatures spéciales et le déposent au pied de la croix. L'efficacité n'est complète qu'à la dernière offrande, la plus puissante,



*Cliché de M. Henry Coustois.*

FIG. 25. — La Foire du Beuvray.

paraît-il, contre les maléfices. Le villageois, à cet effet, s'avance à reculons vers la croix, tenant en main un bâton ou baguette de coudrier; il le jette derrière son épaule gauche, dans la direction de la croix, sans se retourner, et se préserve ainsi de l'influence du mauvais œil. Les vœux, du reste, s'appliquent à tout, aux infirmités du corps et de l'esprit, à la prospérité des bœufs et des porcs, à l'abondance des récoltes, à la levée des charmes, etc. »

Depuis que la foire du bétail a cessé et a été portée au bourg de Saint-Léger-sous-Beuvray, « le reste du jour se passe en promenades, en jeux, en dîners sur l'herbe, en danses champêtres. C'est la seconde partie de la fête celtique, la moins négligée dans tous les temps, celle qui conserve le mieux ses fervents, heureux lorsque après avoir versé le vin ils n'arrosent pas de leur sang le terrain de la danse qui devient chaque année celui des rixes <sup>1</sup> ».

## XI

### Saint Martin au mont Beuvray.

LA CHAPELLE SAINT-MARTIN. LE MONUMENT BULLIOT

Les souvenirs laissés par la mission de saint Martin, évêque de Tours, dans toutes les régions de la Gaule, sont si nombreux et disséminés sur une zone géographique si étendue, qu'il est impossible d'admettre que le grand apôtre ait visité toutes les localités où des traditions plus ou moins anciennes revendiquent son passage. Si l'on en croyait la voix populaire, observe un de ses plus récents historiens, il n'y aurait pour ainsi dire pas en France une seule province et, dans quelques provinces, pas une paroisse qui n'ait eu l'honneur d'entendre sa prédication <sup>2</sup>. Cependant, en ce qui concerne son passage au mont Beuvray,

1. Bulliot, *Fouilles du Beuvray*, t. II, p. 75.

2. Lecoy de la Marche, *Saint Martin*, p. 267.

M. Bulliot a pu alléguer certains arguments à l'appui d'une tradition locale, dont l'ancienneté aurait besoin, il est vrai, d'être bien établie.

Vers 377, saint Martin se trouvait en Bourgogne. Sa mission dans le pays éduen est attestée par Sulpice-Sévère, qui rapporte l'anecdote suivante.

Le saint évêque renversait un sanctuaire païen situé sur le territoire éduen, lorsque des paysans accoururent en foule pour défendre leur temple. L'un d'eux menace saint Martin de son épée. L'apôtre retire son pallium et tend le cou à son agresseur. Celui-ci, poussé soudain par une force invisible, tombe à la renverse et implore son pardon.

MM. Bulliot et Lecoy de la Marche n'hésitent pas à placer cet épisode sur le plateau du Beuvray qui se trouve précisément sur la route d'Autun à Tours, passant par Decize et Bourges. Sous les ruines de la chapelle dédiée à saint Martin, on a trouvé, comme nous l'avons vu, les substructions d'un petit temple antique qui devait être celui de la déesse Bibracte. Les monnaies romaines les plus récentes retirées de ces ruines appartiennent à Valentinien, mort en 375, soit deux ans avant l'époque de la mission de saint Martin en Bourgogne.

Une tradition locale rapporte, dit-on, qu'il aurait prêché l'évangile du haut de la Pierre de la Wivre. Le nom de l'apôtre est resté attaché non seulement à la chapelle du Beuvray, mais à une fontaine située dans son voisinage, un peu au-dessous du rempart.

Le touriste qui descend vers la Roche-Millay rencontre à un kilomètre et demi environ des *Grandes*

Portes une gorge profonde dont les flancs escarpés et boisés sont comme impénétrables aux rayons solaires. Ce lieu sombre et sauvage porte le nom significatif de *Malvaux*, la mauvaise vallée. Au point le plus resserré, près de deux grands hêtres, on voit un rocher



Cliche de M. Henry Courtois.

FIG. 26. — La voie présumée celtique de Malvaux.

surplombant un précipice et dont la surface présente une petite cavité, le plus souvent remplie d'eau pluviale. C'est le Rocher du *Pas de l'Ane*, gardant l'empreinte du pied de l'animal sur lequel chevauchait saint Martin. Celui-ci descendait du Beuvray, poursuivi par des agresseurs, quand son âne d'un bond gigantesque franchit la gorge de Malvaux et s'en fut retomber au *Foudon*, où l'on montre son autre *Pas*. Nous avons vu que des croyances superstitieuses

prêtent à l'eau du Rocher du Pas de l'Ane les mêmes vertus qu'à celle de la Fontaine Saint-Pierre.

La croix et la chapelle actuelles de Saint-Martin sont modernes. La croix a été érigée le 10 septembre 1851, au moyen d'une allocation donnée par la



*Cliché de M. Henry Courtois.*

FIG. 27. — La chapelle et la croix de Saint-Martin.

Société française d'archéologie. La chapelle, dont la première pierre fut posée par Mgr Landriot, archevêque de Reims, le 7 août 1873, est un édicule en granit, élevé d'après les plans de M. Roidot, architecte à Autun. Elle fut bénie par Mgr Perraud, évêque d'Autun, le 9 septembre 1876, en présence des membres du Congrès scientifique, dont la session se tenait alors à Autun. Elle est inscrite dans la première abside chrétienne dont son chevet reproduit l'hémicycle (fig. 9).

Le 20 septembre prochain (1903) sera inauguré, sur le plateau de l'oppidum, un monument érigé, à l'aide d'une souscription publique et par les soins de la Société Éduenne, à la mémoire de Gabriel Bulliot.

Construit en granit de La Roche-Mouron, d'après les plans de M. Roidot-Houdaille, architecte à Autun, ce monument aura la forme d'un cippe quadrangulaire, surmonté d'un couronnement pyramidal (hauteur totale 4<sup>m</sup> 70). Il portera sur une de ses faces l'inscription suivante :

A JACQUES GABRIEL BULLIOT,  
NÉ A AUTUN LE 20 JANVIER 1817,  
MORT A AUTUN LE 11 JANVIER 1902,  
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT,  
QUI SUR LE MONT BEUVRAY RETROUVA ET EXHUMA  
L'OPPIDUM GAULOIS DE BIBRACTE,  
CAPITALE DES ÉDUENS AU TEMPS DE JULES CAESAR,  
POURSUIVIT AVEC UN DÉVOUEMENT  
AUSSI CONSTANT QUE MODESTE DE 1867 A 1895  
SES TRAVAUX SUR CE SOMMET  
ET MÉRITA LA RECONNAISSANCE DES ÉDUENS  
ET DES SAVANTS.

Sur la seconde face seront gravés des extraits des *Commentaires* de César, relatifs à Bibracte.

*A Bibracte, oppido Haeduarum longe maximo et copiosissimo* (..... Bibracte, de beaucoup la plus grande et la plus riche des villes éduennes). César, *De Bello Gallico*, I, 23.

*Totius Galliae concilium Bibracte indicitur* (On con-

voque une assemblée de toute la Gaule à Bibracte). *Ibid.*, VII, 63.

*Ipse* (Caesar) *Bibracte hiemare constituit* (Lui-même (César) résolut de passer l'hiver à Bibracte). *Ibid.*, VII, 90.

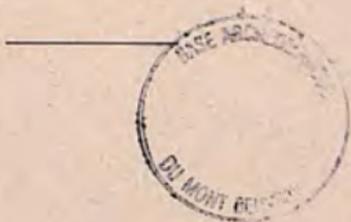
La troisième face portera une autre inscription indiquant la date de l'inauguration, et la quatrième, un graphique de l'oppidum.

---

Telle est, sommairement décrite, cette curieuse ville de Bibracte.

Puissante et populeuse au temps de Divitiac, désertée sous Auguste, enfouie peu à peu sous l'humus et enfin complètement oubliée, elle garde néanmoins, à travers les siècles, auprès des populations du Morvan, on ne sait quelle mystérieuse force attractive qui survit à sa ruine. Une fois par an, au printemps, l'âme de cette cité morte, comme certaines divinités de la Fable, s'échappe de sa tombe et vient réveiller les échos silencieux de la vieille montagne.

Mais les dieux lui ont encore accordé un autre privilège. De ses cendres, remuées par la pioche des terrassiers, renaît sa renommée qui semblait scellée dans l'oubli, et ses ruines retrouvent dans l'archéologie celtique quelque reflet de l'antique suprématie dont elle bénéficiait de son vivant, dans la confédération éduenne.



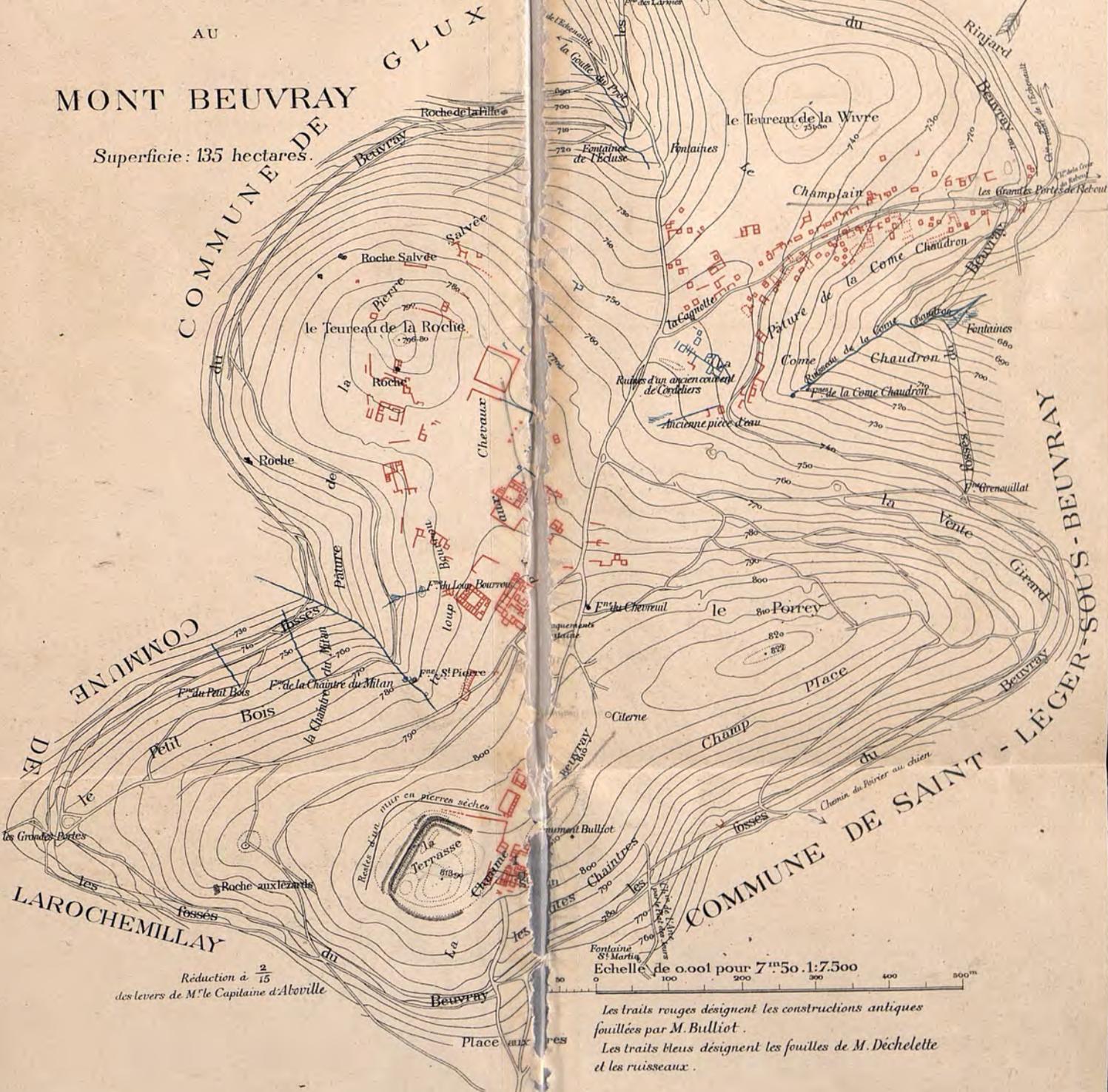


L'OPPIDUM DE BIBRACTE

AU

MONT BEUVRAY

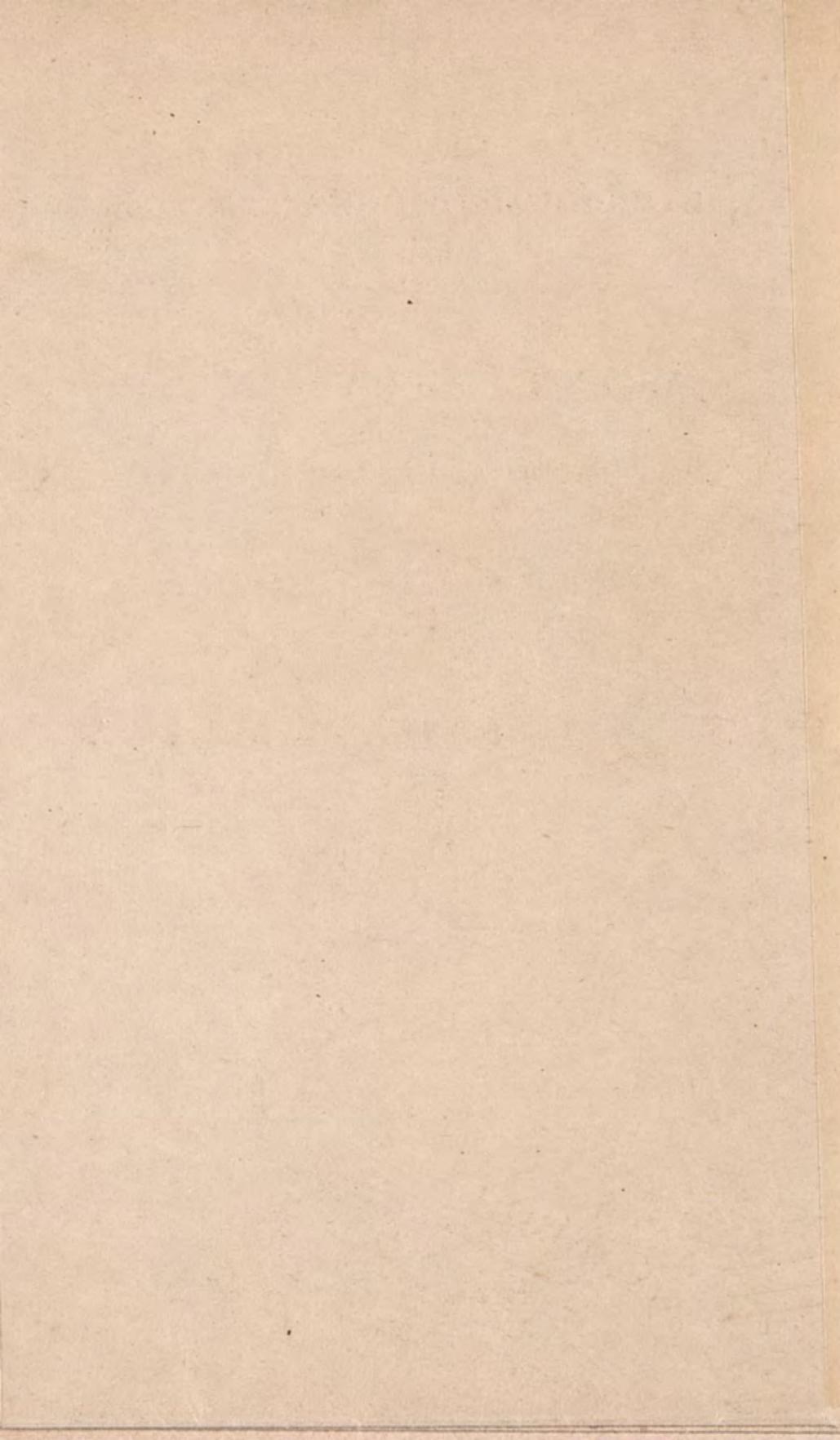
Superficie: 135 hectares.



Réduction à  $\frac{2}{15}$   
des levés de M<sup>le</sup> Capitaine d'Atoville

Echelle de 0.001 pour 7<sup>m</sup>50 : 1:7.500

Les traits rouges désignent les constructions antiques  
fouillées par M. Bulliot.  
Les traits bleus désignent les fouilles de M. Déchelette  
et les ruisseaux.



## TABLE DES MATIÈRES

---

Avant-propos.....	5	
Renseignements pratiques.....	10	
I. — Bibracte d'après les textes historiques.....	15	<i>Histoire</i>
II. — Description générale du mont Beuvray. La Pierre de la Wivre et la Pierre Salvée.....	22	<i>Description</i>
III. — Historique des fouilles.....	27	<i>Fouilles</i>
IV. — Le rempart.....	33	
V. — Les habitations.....	37	
VI. — La déesse Bibracte. Le temple. Le champ de foire.	43	
VII. — Les industries de Bibracte. Forgerons. Fondeurs de cuivre. Émailleurs.....	47	
VIII. — La céramique. Poteries indigènes et poteries ita- liques. Les amphores.....	57	
IX. — Monnaies. Objets divers. Sépultures.....	63	
X. — Le Forum de Bibracte et la Foire du Beuvray....	68	<i>la Foire</i>
XI. — Saint Martin au mont Beuvray. La chapelle Saint- Martin. Le monument Bulliot.....	72	<i>S<sup>t</sup> Martin</i>

*Histoire . 6 pp.*  
*Description . 5 pp.*  
*Fouilles . 41 pp.*  
*S<sup>t</sup> Martin . 5 pp.*

